Livraison 6me. 3e SÉRIE. Tome 5.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme. Vve. H. BILLARD,** 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.
1888.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE BLEUE

PARAISSANT LE SAMEDI.—Fondée en 1863.

Sommaire du No. 16.

Nouvelle-Orléans, 1er Novembre 1888.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 22 Juin 1888.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 8 juin.

La parole est à M. Lamal pour continuer la relation de son voyage.

M. LAMAL.— Sidney, aujourd'hui la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, est située dans la baie de Jackson. Elle est bâtie de telle sorte qu'elle représente le dessin d'une main dont les doigts seraient légèrement

écartés. Le séjour en est très-agréable. Paramata, un de ses faubourgs, est remarquable par ses orangers ; leur fruit, d'une forme ovale, est plus gros que l'orange d'Europe ou d'Amérique ; il n'est bon à cueillir qu'au bout de deux ans, et à côté de l'orange mûre croît l'orange verte, en même temps que la nouvelle fleur s'épanouit. Ces orangers comparativement à ceux que nous sommes habitués de voir, sont des géants ; il y en a qui portent jusqu'à cent mille oranges. Quelquefois un seul de ces beaux arbres occupe tout un jardin.

Woolloomooloo,* autre faubourg de Sidney, est le rendez-vous des personnes qui aiment les plaisirs paisibles de la campagne ; on y jouit, en effet, du calme et du frais de la vie champêtre. Les routes sont bordées par l'arbre du caoutchouc, aux dimensions énormes, et par l'eucalyptus qui offre cette curieuse particularité, que, tournant toujours le tranchant de sa feuille vers le soleil, il ne produit pas d'ombre, ce qui donne à sa physionomie quelque chose de bizarre et d'un peu triste. Ce ne sont ni des barrières ni des murs qui séparent les propriétés, mais des géraniums ou des aloës. La ressource principale du pays est l'élevage des moutons ; on n'en exploite que la laine. Le mouton tondu se vend presque pour rien, on n'en peut demander plus de deux schellings. Les fermiers de Sidney élèvent aussi beaucoup de bœufs ; on en exploite les pieds pour faire de l'huile ; la corne et la peau servent aux besoins de différentes industries. Quant à la viande, on s'en débarrasse en la jetant à la mer ; d'innombrables requins s'approchent pour la dévorer. Leur présence empêche les bai-

---

*Note.—On rapporte que lorsque LaPeyrouse et ses compagnons se présentèrent en cet endroit, comme ils en demandaient le nom, les naturels leur répondirent "Woolloomooloo," ce qui voulait dire : "Allez-vous-en." De là, par méprise, le nom que donna LaPeyrouse à cette localité.

gneurs de nager en pleine eau. Aussi, est-on obligé de faire des barrages pour les mettre à l'abri de ces redoutables voisins. Malgré ces précautions, il arrive des accidents ; des requins pénètrent dans l'enceinte des baigneurs et les attaquent.

La vie est relativement chère à Sidney, quoique l'on y possède en abondance les ressources d'une bonne alimentation. Les gens y sont très-sociables et hospitaliers ; quand ils voient arriver un étranger de quelque distinction, ils le comblent de mille politesses ; ainsi, par exemple, les directeurs de chemins de fer s'empressent de lui offrir des billets pour voyager partout gratuitement. Tous les chemins de fer sont exploités par le gouvernement.

La température est modérée ; c'est du 15 décembre au 15 janvier qu'elle s'élève le plus ; alors, dans les montagnes le thermomètre centigrade monte à dix-huit degrés, et à trente-cinq dans les parties basses ; il ne marquait que quinze degrés, lorsque j'arrivai à Sidney au mois de juillet. Les nuits sont toujours fraîches. Le séjour de cette ville ne laisserait rien à désirer, si l'on n'avait à s'y défendre contre les moustiques ; ils sont nombreux et très-gros. Les moustiquaires y sont d'une nécessité absolue. Chaque mois, on jouit d'une série de huit nuits magnifiques ; la lumière de la lune est alors si brillante qu'on peut lire un journal en plein air. C'est le moment où les pique-niques nocturnes s'organisent de tous côtés. Le rayon lunaire est d'une intensité telle que l'on est exposé à en être affecté comme on l'est par un coup de soleil.

Les appartements à Sidney sont aussi vastes, aussi luxueux qu'à Londres. Le commerce est tout entier dans les mains des Anglais.

La Nouvelle-Galles du Sud est libre échangiste ;

chaque Etat à des lois fiscales et financières faites par lui-même. Cependant, il y a de petits droits sur certains objets. Melbourne a adopté un système de droits protecteurs qui est un lourd fardeau pour les marchandises étrangères. J'ai néanmoins fondé un comptoir dans cette grande ville.

Les récoltes sont abondantes dans le territoire de la Nouvelle-Galles du Sud. Les vergers y produisent tous les fruits que l'on voit dans les marchés de la Nouvelle-Orléans.

Le peuple nomme directement son Sénat et sa Chambre des représentants; le Gouverneur est la seule autorité qui vienne d'Angleterre. L'instruction est obligatoire; des ordonnances sévères s'opposent au vagabondage des enfants dans les rues. La ville est sillonnée de tramways. Les voyageurs achètent des tickets que l'on divise en deux; on garde le numéro d'ordre, et à la fin du mois on a la chance de gagner une prime de vingt livres sterling. Les environs de la ville ne sont pas éclairés; mais toutes les voitures que l'on y rencontre sont pourvues de lanternes rouges et vertes, l'une devant, l'autre derrière, de sorte que l'on sait, à la couleur de la lumière, si la voiture que l'on aperçoit devant soi, vient vers vous ou s'en éloigne. La ville ne se distingue pas, comme Melbourne, par le nombre des monuments. Il n'y a que le bâtiment de la poste qui attire l'attention. Les lettres jetées dans de petites boites fixées à l'intersection des rues, sont levées et distribuées comme ici. La baie est animée par une foule de bacs à vapeur, grands ou petits qui se croisent dans toutes les directions; il y en a qui ne peuvent recevoir plus de vingt-cinq personnes.

Rembarqué à Melbourne je me dirigeai vers Hobart-Town, capitale de la Tasmanie ou Terre de Van Die-

men. Cette ville fut fondée en 1804. Rien, à mon avis, ne surpasse la Tasmanie en ce qui concerne la douceur du climat et la richesse de la végétation. Ce beau pays est un de ceux qui attirent le plus l'attention des touristes. Il contenait une mine d'or; mais elle a été si activement exploitée qu'aujourd'hui elle est presque épuisée. Ici, comme en Australie, la grande source de richesse est l'élevage des moutons. Quand une jeune fille se marie, on dit que sa dot se compose, non pas de tant de livres sterling, mais de tant de têtes de moutons.

Au sortir de Hobart-Town nous gagnons la Nouvelle-Zélande. Ce nom, comme vous le savez, a été donné à deux îles découvertes en 1642 par le navigateur hollandais Abel Janssen Tasman; la première, Ikana-Mawi, où nous abordons, est située au nord; la seconde, Tawaï Pounamou, s'étend au sud-ouest de la précédente. Le steamer nous débarque à Auchland. Le pays est riche en mines; mais il possède une merveille qui attire plus l'attention des touristes que les ressources métalliques du sol; c'est la chute d'eau que l'on rencontre à une petite distance de la ville, et qui est connue sous le nom de Rotomahana. Représentez-vous deux cascades, l'une rose, l'autre blanche, glissant sur une suite de terrasses et ralentissant leur marche pour emplir de grandes vasques naturelles. Le spectacle en est à la fois grandiose et charmant. Ces sources sont chaudes; elles descendent d'une hauteur de cent-cinquante pieds; on dirait un lac bouillant s'écoulant sur des terrasses colossales superposées les unes aux autres. Quand on voit les chutes de Niagara après celles de Rotomahana, elles perdent beaucoup de leur grandeur. Du reste, les eaux de cette immense cascade sont peu profondes, elles coulent lentement sur les terrasses, et leur température décroît à mesure qu'elles s'éloignent du plateau d'où elles sont

sorties. Il y a des précautions à prendre quand on marche sur ce plateau dont le sol est brûlant et en certains endroits peu résistant. On met des chaussures adaptées à la nature du terrain, et on se laisse conduire par les naturels du pays. Ces Maoris sont encore à l'état sauvage, ils vont tout nus; ils ne sont pas méchants, mais très-avides d'argent.

Le steamer passe près des Iles des navigateurs ou Iles Hamoa. Les naturels s'approchent dans leurs canots, montent à bord et vendent aux passagers des arcs et des flèches.

Poursuivant notre route, nous atteignons le 180me degré de longitude. Là, comme nous avons décrit la moitié du cercle circumterrestre, à partir du méridien de Greenwich, en naviguant toujours vers l'est, nous sommes en avance de douze heures sur lui, alors la journée est dédoublée pour perdre ces douze heures d'avance; c'est-à-dire que si, par supposition, on arrive au 180me degré un jeudi à midi, le lendemain, au lieu de marquer vendredi midi, on marque encore jeudi midi, de sorte que les douze heures d'avance se trouvent changées en douze heures de retard, et comme l'on a encore 180 degrés à parcourir, en avançant toujours vers l'est, on arrive au point de départ à la date et à l'heure du calendrier.

Aux Iles Hawaï ou Sandwich le pays est d'un aspect des plus pittoresques. On y cultive en grand la canne à sucre. Nous recevons un accueil hospitalier des habitants d'Honolulu. Les communications entre les différentes parties de la ville ne se font plus au moyen du télégraphe; partout on lui a substitué le téléphone. La Cour a un caractère bourgeois, quoique la reine Emma, sœur du roi, porte un manteau fait de plumes de paon et semé de pierreries. C'est l'anglais que l'on

parle à Honolulu. Quand nous partîmes pour San Francisco, la petite vérole sévissait à Honolulu. A notre arrivée on fit opposition à notre débarquement. Heureusement, nous avions à notre bord la célèbre ménagerie Cool ; une perte de temps eût causé à l'entrepreneur une perte d'argent considérable. Grâce à un arrangement conclu à l'amiable, le permis de descendre à terre nous fut accordé. Le service des steamers et des hôtels, j'entends celui de la table et des chambres, est fait par des Chinois ; il ne laisse rien à désirer. Quand un steamer de la poste arrive avant l'heure officielle, il gagne une prime de 25 livres sterling ; s'il est en retard, il est passible d'une amende d'égale valeur.

Il me reste à vous remercier, Messieurs, d'avoir bien voulu m'accompagner dans le long voyage que j'ai refait par la pensée. Vous voyez que la civilisation a fondé, dans les régions lointaines de l'ouest, des établissements qui se sont développés avec une rapidité qui paraîtrait vraiment merveilleuse, si l'on ne se rappelait les moyens de communication mis à la disposition des sociétés modernes par la navigation à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe, le téléphone et les progrès incessants de l'industrie. Une autre fois, si vous êtes encore disposés à me suivre, nous nous transporterons dans l'Inde. Là, nous admirerons, au milieu d'une nature luxuriante, les monuments d'une antique civilisation bien différente de la nôtre par le style et la grandeur de ses créations artistiques.

M. le Président annonce que l'époque des vacances étant arrivée, il ajourne la reprise des séances au 28 septembre.

Séance du 28 Septembre 1888.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures moins un quart, M. le Président invite les membres à prendre leurs siéges, et leur adresse quelques mots de bienvenue: il est heureux de se retrouver parmi ses collègues, après quelques semaines de vacances, et il espère qu'ils vont reprendre leurs travaux avec un nouveau zèle. Depuis bientôt treize ans que l'Athénée existe, les efforts faits par lui pour réhabiliter la langue française dans l'esprit de notre population, n'ont pas été vains. Ils ont ramené la foi chez les personnes qui la croyaient vouée à une disparition prochaine. Remise en honneur dans la plupart des pensionnats et des écoles privées, il ne lui reste plus, pour justifier complètement nos espérances, qu'à reprendre son ancienne place dans le programme officiel de nos écoles publiques. Ceux qui l'en bannirent, étaient animés de sentiments exclusifs et, on peut le dire, antilouisianais. L'article 226 de la Constitution de l'Etat déclare que dans toutes les paroisses où domine l'usage de la langue française, l'enseignement de cette langue pourra faire partie du programme officiel, pourvu qu'il n'en résulte pas une augmentation de frais. Il ne s'agit donc que d'une question d'argent. En attendant que l'on revienne sur l'acte de proscription consacré par la Constitution, pourquoi les différentes paroisses de la Louisiane, celle d'Orléans en tête, ne suivraient-elles pas le patriotique exemple donné par la paroisse Lafayette? Le petit sacrifice exigé d'elles pour l'enseignement de la langue française, est-il au-dessus de leurs ressources pécuniaires? le croire serait leur faire injure.

Mes chers collègues, je dois vous dire, et je le fais avec plaisir, que j'ai rencontré parmi les membres du Bureau d'éducation de l'Etat des amis de la langue française, et je n'ai pas eu de peine à faire inscrire dans les Règlements de ce Bureau, où on ne le voyait pas, l'article 226 de la Constitution. C'est peu de chose, il est vrai; mais c'est un acte de présence fait par la langue française parmi les membres du Bureau; étant sous leurs yeux, elle attirera leur attention dans leurs délibérations futures.

Avant de reprendre le cours de nos occupations, nous avons un devoir à remplir envers la mémoire d'un des fondateurs de l'Athénée, du Dr. Sabin Martin qui fut pour nous, jusqu'à son dernier jour, un compagnon fidèle et d'un dévoûment à toute épreuve: dernièrement sa veuve succombait à de longues souffrances qu'elle supporta toujours avec résignation. Tous les membres de l'Athénée partagent les regrets qu'elle laisse parmi sa famille et ses amis, et je suis sûr que vous désirez, comme moi, que l'expression de nos sympathies ait une place dans nos comptes-rendus.

Motion est faite et adoptée que les paroles de M. le Président soient reproduites au procès-verbal.

Le procès-verbal de la séance du 22 juin est lu et adopté.

Le secrétaire donne communication d'un petit récit de M. Gustave Daussin, ayant pour titre "Le train d'excursion."

Lecture d'un poème présenté par M. le Professeur Cyrille Théard. Le secrétaire est prié de remercier l'auteur de son envoi, et de lui dire combien l'Athénée regrette que l'étendue de sa composition ne permette pas de l'insérer dans notre journal.

M. le Dr. Sacc, professeur de chimie à Cochabamba,

Bolivie, et naturaliste, adresse une lettre au président de l'Athénée, en lui expédiant une petite boîte contenant des graines. " Je vous envoie, écrit-il, quelques graines de notre beau cotonnier qui paraît être le Gossipion religiosum de Linnée. Il atteint trois à quatre mètres de haut, fleurit à trois mois et se couvre de gousses ; ses graines étant agglomérées, le nettoyage de la laine est aisé. S'il supporte vos hivers, cet arbre sera une fortune pour la Louisiane."

Quelques-unes de ces graines sont distribuées à chacun des membres présents.

L'énumération des différents imprimés reçus pendant les vacances, termine la séance.

Séance du 12 Octobre 1888.

Présidence de M. Alcée Fortier.

La séance est ouverte à huit heures. Le procès-verbal de la séance de rentrée, 28 septembre 1888, est lu et adopté.

Le secrétaire communique la liste des diverses publications reçues, et montre une pomme de pin apportée de Californie par un de ses amis ; ce fruit représente un cône ayant dix-huit pouces de longueur et une circonférence de onze pouces et demi.

M. le Dr. Alfred Mercier lit un drame écrit par lui, sous le titre de Fortunia.

La séance est levée.

FORTUNIA,

DRAME EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES :

FORTUNIA, jeune dame brésilienne.
DONHA ALVES, sa mère.
HONORIA.
MIRANDA.
KARL, mari de Fortunia.
TIBERIO DA SILVA, frère de donha Alves.
RINGSBIE, Anglais.
ADOLFO CASTANHEDO, jeune garçon.
PEDRO, mulâtre, domestique.
HERMOSILHA, jeune quarteronne esclave et filleule de Fortunia.

La scène est à Rio Janeiro.

ACTE 1.

SCÈNE I.

Une salle à manger.

KARL, RINGSBIE, TIBERIO, FORTUNIA, à table. PEDRO.

FORTUNIA.—Eh bien! mon oncle, je ne partage pas ton opinion, je ne crois pas à la fatalité. Dieu nous a donné notre libre arbitre, et selon moi nous sommes les artisans de notre bonheur ou de notre malheur.

KARL.—Je donne raison à ma bien-aimée Fortunia. Il y a pour tout homme, au moins une fois dans sa vie, l'occasion de saisir son bonheur, et s'il ne le fait pas, c'est sa faute. Ainsi, par exemple, si je n'avais pas persisté dans ma résolution d'épouser ma Fortunia, malgré l'opposition de sa mère, opposition qui du reste ne reposait sur aucun motif sérieux, je ne posséderais pas aujourd'hui la plus belle et la plus aimable de toutes les femmes de Rio Janeiro, et je me reprocherais amèrement de n'avoir pas profité de la félicité qui venait au-devant de moi. Qu'en pensez-vous, M. Ringsbie ?

RINGSBIE.—En bon Anglais que je suis, je n'aime pas les

Américains du Nord; cela ne m'empêche pas d'avoir adopté leur devise: "Confiance en soi, et ne compter que sur soi." J'avais à peine quinze ans, lorsqu'un jour mon père me dit: "Sidney, j'ai fait pour vous tout ce qu'un bon père doit faire pour un fils intelligent et sage. Vous savez assez d'arithmétique, pour faire vos comptes et bien calculer vos intérêts. Vous savez parfaitement votre géographie ; or, le monde est ouvert devant vous, partez ; voici cinq cents guinées. J'ai commencé ma fortune avec moitié moins. Si dans cinq ans vous avez triplé cette somme, revenez, je vous fais mon associé."

En moins de trois ans j'avais quintuplé mon petit capital. Mon père me reçut avec des transports de joie, et me donna immédiatement les fonds nécessaires pour fonder une maison d'exportation à Rio Janeiro. Je dirai donc comme la senhora: "Vouloir c'est pouvoir. On est ce que l'on se fait." — (*A Tiberio.*) Docteur, il y a unanimité contre vous.

Tiberio, *à Ringsbie.*—Je croyais, Monsieur, vous avoir entendu dire que votre premier succès financier avait été de gagner à la loterie de la Havane.

Karl, *riant.*—Ah! ceci est vrai, Monsieur Ringsbie; vous avez commencé par un coup de dé heureux.

Tiberio, *à Ringsbie.*—Je vous rends la justice de reconnaître que loin de dissiper un argent aussi facilement gagné, vous avez su le prêter à bons intérêts. A partir de ce moment vos affaires ont marché d'elles-mêmes, et vous ont, pour ainsi dire, porté à la fortune, sans autre peine pour vous que de vous laisser porter. Ceci soit dit, Monsieur, sans rien ôter à vos rares qualités de cœur et d'esprit.

Quant à vous, Karl, vous êtes un vrai négociant; vous vous glorifiez de tout ramener au calcul de vos intérêts pécuniaires. Que de fois avez-vous dit, il y a quelques années: "Je n'épouserai jamais qu'une jeune personne riche, très-riche; sa dot jointe à mes capitaux me mettra à la tête du monde commercial de Rio-Janeiro. Je choisirai la fille d'un millionnaire allemand, car les femmes de cette race font de meilleures épouses que toutes les autres." Voilà ce que vous

disiez, n'est-ce pas? or, un jour en vous promenant à cheval dans un de nos faubourgs, vous apercevez deux jeunes créoles devant leur porte: elles sont vêtues avec la plus grande simplicité; mais tout leur extérieur présente ce je ne sais quoi qui révèle une âme honnête et une excellente éducation. La beauté de la plus grande vous frappe, et vous fixez sur elle un regard si expressif qu'elle baisse les yeux en rougissant. Vous allez immédiatement aux informations; on vous apprend que la mère de ces jeunes filles a consacré les restes d'une ancienne fortune à les faire élever dans le premier pensionnat de Paris; qu'elles gagnent, l'une avec son piano, l'autre avec sa harpe, un pain quotidien qu'elles partagent avec leur mère. Ces renseignements ne vous refroidissent pas; vous vous faites inviter à un bal où doivent se trouver les deux sœurs. Vous entrez dans un quadrille avec Fortunia, et, emporté par la passion qui s'est emparée de votre âme, vous lui proposez d'unir sa destinée à la vôtre.

Est-ce bien là l'histoire de vos amours avec ma nièce?

KARL.—C'est bien cela; n'est-ce pas, ma Fortunia? C'était aller bon train; mais je craignais tant qu'un autre ne me prévînt!

TIBERIO.—Eh bien! je vous le demande, était-ce là le mariage que vous aviez toujours ambitionné? Est-ce par un effet de votre volonté que vous êtes parti de la lointaine Allemagne, pour rencontrer, sur la terre brésilienne, la jeune créole qui devait décider de votre sort? vos préjugés saxons, vos spéculations sur la dot de votre future, est-ce de propos délibéré que vous les avez sacrifiés? Du reste, le destin a bien choisi pour vous; j'ose dire, sans craindre de blesser la modestie de Fortunia, que vous avez raison d'être fier de votre femme. Votre intérieur respire le bien être et le contentement; vos enfants font l'admiration de tous ceux qui les voient, et tout le monde sait que vous avez une main extrêmement heureuse dans les affaires. Maintenant je veux répondre à Fortunia.

KARL.—Goûtez d'abord ce vin du Rhin.... Comment le trouvez-vous, hein?

TIBERIO.—Excellent.

Karl.—Les Français ont beau dire, les meilleurs crus sont en Allemagne. Mais, Messieurs, je vous défie d'en trouver le pareil dans tout Rio Janeiro ; il n'y a que chez moi que vous puissiez en boire.

Fortunia.—Te voilà bien, Karl ! ce qu'il y a de meilleur, c'est toujours toi qui le possèdes ; à t'en croire, tu as une table supérieure à toutes les autres ; tu as la plus belle maison de Rio Janeiro, les plus beaux chevaux, les plus beaux... que sais-je encore ! et si demain il apparaissait quelquechose d'extraordinaire qui excitât les désirs de nos plus riches négociants, tu ferais des sacrifices pour l'avoir.

Ringsbie.—Personne assurément ne lui contestera que sa femme est la perle de Rio Janeiro, et c'est précisément ce que la senhora oublie.

Fortunia.—Toujours galant, Monsieur Ringsbie ; mais, croyez-moi, les illusions de Karl ont plutôt besoin d'être réprimées que flattées. (*A Tiberio.*) Mon oncle, je t'écoute. (*Tous se lèvent.*)

Tiberio.—J'admire ta confiance dans le bonheur ! tu es si heureuse que toi qui es la bonté même, tu es sur le point de croire que ceux qui sont malheureux, méritent de l'être. Mais ton cœur vaut mieux que ta logique. Ta mère travaille pour vivre, elle s'en fait un point d'honneur ; mais sans la pension que tu lui fais, où en serait-elle ? Dis-moi, qui paie l'entretien des enfants de ta sœur ? qui paie leur école ? Si je demandais aux pauvres de ton quartier quelle est la providence qui m'envoie à leur chevet, quand ils sont malades, ai-je besoin de dire que c'est toi qu'ils nommeraient ? Tu crois que nous sommes les auteurs de nos prospérités et de nos infortunes ; cependant, quand tu élèves ton âme à Dieu, ne lui demandes-tu pas de te continuer l'existence heureuse qu'il t'a faite ? Et tu as bien raison de l'en prier. Quand on a atteint le bonheur, il s'agit de savoir s'il durera. Nos jours sont une suite incessante de changements, et nous changeons nous-mêmes ; nous avançons dans la vie comme des aveugles, sans jamais savoir à quoi nous irons nous heurter demain, dans une heure, dans une minute même. Quelquefois un sinistre avenir

germe dans la félicité de l'heure présente, et nous approchons des mauvais jours sans en avoir la moindre conscience.

KARL.—Si ce que vous dites est vrai, mon cher Tiberio, je n'y vois qu'un remède, c'est de n'y pas penser.

RINGSBIE.—Je crois, moi, que le docteur, appelé par sa profession à voir sans cesse les douleurs physiques de l'humanité, se laisse influencer par elles dans son appréciation de la vie. Je persiste à croire qu'en considérant les choses sous des couleurs plus riantes, on est dans le vrai.

TIBERIO.—Oh ! soyez tranquilles, mes amis ; je n'ai pas la prétention, encore moins le désir de changer votre manière de voir. Libre à vous d'oublier, si bon vous semble, les incertitudes de l'existence et les menaces de l'avenir ; je ne vous en blâme pas. Pour mon compte, sans trop m'en préoccuper, je préfère y penser quelquefois, afin que si le malheur arrive à l'improviste, il ne me trouve pas tout-à-fait désarmé.... Du reste, rassure-toi, Fortunia ; parmi les enfants de la terre, il y en a que Dieu semble créer dans des moments de partialité paternelle ; ceux-là sont heureux toute leur vie, et c'est dans leur catégorie qu'il paraît t'avoir placée. Un des grands bienfaits dont il t'a comblée, ç'a été de te donner un mari, qui, après huit années de mariage, est aussi enthousiaste de sa femme que le jour de leur union. Je t'en félicite bien sincèrement ; car, si tu avais rencontré un mari capable de te causer des chagrins, tu ne les aurais pas supportés ; la nature t'a organisée pour le bonheur.

FORTUNIA.—Mon oncle, j'ai plus de force de caractère que tu ne crois. Demande à Karl si ce n'est pas moi qui relevai son courage, quand il crut avoir perdu sa fortune.

KARL.—C'est vrai, ma Fortunia ; dans ce moment de crise et de désespoir, tu fus mon ange sauveur.

FORTUNIA.—Si nous avions été ruinés, eh bien ! j'aurais repris mes leçons de piano d'autrefois. Encouragé par mon exemple, Karl aurait fait comme il fit au commencement, quand il n'était qu'un simple commis de magasin. N'est-ce pas, Karl ?

KARL.—Certainement, ma chère femme.

Fortunia.—Tu ne me connais pas, Tiberio; va, je ne me laisse pas éblouir par la prospérité, et je serais trop fière, vois-tu, pour courber lâchement la tête sous les atteintes de l'adversité. (*A Ringsbie*) Vous m'avez connue quand je donnais des leçons de musique, monsieur Ringsbie: dites, est-ce que je manquais de courage?

Ringsbie.—Non, non, senhora; tout le monde admirait la dignité avec laquelle vous maîtrisiez votre position; vous supportiez le malheur comme une personne qui sait qu'elle a droit à une.meilleure destinée, et qui est convaincue qu'elle y arrivera.

Fortunia.—Vois-tu, mon oncle!

Tiberio.—Ne t'exalte pas; causons tranquillement. Un courage de ce genre, oui tu l'aurais, je n'en doute point. Mais telle qui supporte admirablement une perte de fortune, succombe à une blessure faite à l'amour-propre ou au cœur.... Vous souvient-il, Karl, de ce que je vous disais dans une circonstance grave, le jour où je fus témoin des seules larmes que vous ayez jamais fait répandre à Fortunia? Dans un moment de colère vous veniez d'interdire votre maison à votre belle-mère, parcequ'elle avait donné à sa fille quelques conseils qui ne vons convenaient pas. Je vous engageai fortement à revenir sur ce parti extrême, et j'ajoutai: "Croyez-moi, Karl, croyez-en un médecin qui connaît le fort et le faible de ses clients; la nature a doué Fortunia d'une intelligence rare, mais elle ne l'a pas trempée pour la douleur; un violent chagrin porterait un coup funeste à sa raison."

Karl.—Certes, je ne voudrais pour rien au monde causer une peine sérieuse à ma bien-aimée Fortunia; mais enfin si ce malheur m'arrivait, j'aurais plus de confiance dans sa force d'âme. (*On sonne.*)

Fortunia. — Qui peut venir à cette heure? (*A Pedro.*) Voyez qui est là.

Ringsbie.—Je crois deviner.

Fortunia.—Comment cela?

Ringsbie.—La senhora croit-elle que j'aie pu oublier que c'est aujourd'hui sa fête?

KARL.—Monsieur Ringsbie te ménage quelque surprise.

PEDRO, (*rentrant.*)—On apporte cet écrin pour Monsieur Ringsbie.

RINGSBIE.—Senhora, avec la permission de votre mari, je vous prie d'ajouter ce présent à tous ceux que vous avez reçus depuis ce matin.

FORTUNIA.—Ah! Monsieur Ringsbie, vous n'êtes pas raisonnable. Il n'est question que de cette parure dans toute la ville, depuis plus de six semaines; on en demandait un prix fou.

KARL.—Comment! c'est la fameuse parure.... Chère Fortunia, tu peux te flatter que Monsieur Ringsbie te traite en impératrice. Du reste il n'y a que toi qui sois capable de porter cette parure, elle éeraserait toute autre.

FORTUNIA, (*A Ringsbie*).—Comment vous remercier?

RINGSBIE.—Pas de remercîments, senhora; pourvu qu'elle vous plaise, c'est tout ce que je désire.

KARL.—Quel dommage que tu ne puisses pas la porter ce soir! il y aura foule au théâtre, et assaut de toilettes.

RINGSBIE.—On dit que Rio-Janeiro n'a jamais entendu une prima donna comme celle qui débute ce soir.

KARL.—A mon retour de la campagne, j'ai offert de payer ce qu'on voudrait pour une loge. Malheureusement, je suis venu trop tard; pour la première fois de ma vie, j'ai été vaincu par l'impossible. C'est une fatalité, pour parler comme Tiberio l'homme du destin. J'en suis bien mortifié. (*A Ringsbie et à Tiberio.*) Messieurs, si l'on vous demande comment il se fait que la femme de Karl n'assiste pas à ce premier début, répondez, je vous en prie, qu'elle est malade.

FORTUNIA, *riant.*—Et moi qui ai parcouru les magasins aujourd'hui même!

KARL.—N'importe; une indisposition peut arriver comme un coup de foudre. N'est-ce pas, Tiberio?

TIBERIO.—Sans doute.

RINGSBIE.—Mon cadeau serait incomplet, si je laissais passer une si belle occasion pour la senhora de le porter. (*A Fortunia.*) Voici, senhora.

FORTUNIA, *ouvrant l'enveloppe que Ringsbie lui présente.*—La loge à côté de celle de l'impératrice !

KARL.—Battu ! moi, battu ! c'est trop fort. (*A Ringsbie.*) S'il se présente une chance de saisir le sceptre en quoi que ce soit, je vous garantis que cette fois c'est moi qui serai le César.

FORTUNIA.—Karl, tempère donc cet amour-propre excessif ; il finira par te porter malheur.

KARL.—Non, non, malheur au contraire à ceux qui médisent de l'amour-propre ! c'est lui qui m'a fait ce que je suis, quoi qu'en dise Tiberio, l'homme à l'antique ; c'est l'amour-propre qui me fera encore plus grand ; c'est lui qui donne la palme ce soir à notre vieil ami.

RINGSBIE.—Je proteste. Mon mobile comme toujours, quand il s'agit de la senhora, a été mon désir aussi respectueux qu'amical de lui être agréable.

KARL.—Que tu es heureuse, Fortunia ! tout ce que tu peux désirer, tu l'obtiens ; si ce n'est pas d'une manière, c'est d'une autre. Va, ma bien-aimée, il est temps de te préparer, l'heure s'avance.

FORTUNIA, *se retirant.*—Messieurs, je vous prie de m'excuser.

SCÈNE II.

KARL, *à Pedro.*—Le café et des cigares. (*A Tiberio.*) J'ai lu dans mon journal, il y a quelques jours, que vous aviez été appelé auprès de cette prima donna, comme médecin. Est-elle jolie ?

TIBERIO.—Elle est d'une beauté remarquable.

KARL.—Ah !

RINGSBIE.—On dit qu'elle cause très-bien.

TIBERIO.—C'est vrai.

KARL.—Alors, si elle chante bien, c'est un sujet parfait.

TIBERIO.—Je lui ai fait chanter quelques morceaux, pour m'assurer s'il ne restait rien de son enrouement. Sa voix est

pénétrante et sympathique. Je ne pense pas qu'on puisse douter de son succès.

RINGSBIE.—La chronique des coulisses prétend qu'elle a ruiné un seigneur russe, et causé le suicide d'un prince des grandes Indes.

KARL.—Diable ! cela promet.

RINGSBIE.—Nous pouvons nous attendre à du scandale, à des duels.

TIBERIO.—C'est probable. Il y a des hommes pour qui les actrices, surtout les chanteuses, ont un charme extraordinaire ; et ce qui achève de fasciner leur imagination, c'est que le public attache une certaine gloriole à la conquête de ces femmes. J'ai vu des hommes, d'ailleurs graves et circonspects, perdre la raison à l'aspect d'une débutante, et détruire leur repos et celui de leur famille.

KARL.—Mon Dieu, sans aller plus loin, n'est-ce pas ce qui est arrivé, l'an dernier, à ce pauvre Mosquera ? N'a-t-il pas tout quitté, femme et enfants, pour suivre la Prettolini ? Il en a été cruellement puni. Les divinités vengeresses, comme dirait le spartiate Tiberio, l'ont tué par la main de Brandâo. Il n'a pas souffert longtemps ; la balle lui est entrée en pleine poitrine. C'est dommage ; il entendait bien les affaires, il aurait fait une grande fortune. (*Pedro est rentré, il sert le café et les cigares.*)

RINGSBIE.—En attendant, il laisse une femme et deux petites filles dans la plus profonde misère.

KARL, *à Tiberio.*—Comment trouvez-vous ce café ? je parie que vous n'en avez jamais bu de meilleur.

TIBERIO.—C'est un vieil ami, je le reconnais ; c'est du Moka.

KARL.—Il est arrivé cette semaine par mon nouveau navire "Fortunia." Le nom de ma femme a porté bonheur à mon trois-mâts, il a fait une traversée admirable. C'est son second voyage ; il est déjà classé parmi les plus fins voiliers du port, il les battra tous.

TIBERIO.—Voici ma boisson favorite, je ne la donnerais pas pour les meilleurs vins du monde.

Karl.—Fortunia connaît vos goûts ; elle a fait déposer un sac de ce café chez vous.

Tiberio.—C'est bien gracieux de sa part ; elle ne pouvait rien m'envoyer qui me fît plus de plaisir.

Karl, *à Tiberio.*—Je regrette que vous ne fumiez pas ; voici des cigares comme on n'en rencontre pas partout. Mais vous n'êtes pas de notre siècle ; vous êtes un romain d'il y a deux mille trois cents ans. Après tout, vous ayant pour médecin, j'aime mieux que vous soyez tel que vous êtes. Voyez vos collègues Piedra et Boavista.

Tiberio.—Vous auriez tort d'en dire du mal, ce sont deux praticiens des plus savants.

Karl.—Tant que vous voudrez, mais ils sont toujours gris. J'aurais peur que l'un, en voulant me procurer du sommeil, ne me fît dormir pour toujours ; et que l'autre, après m'avoir rendu insensible par le chloroforme, ne me coupât la jambe droite pour la gauche. Tiberio, il faut que vous ayez la clientèle de la cour ; je veux que mon médecin soit aussi celui de l'empereur.

Tiberio.—Vous savez bien que je ne suis pas ambitieux.

Karl.—Je le serai pour vous ; laissez-moi faire. Messieurs, excusez-moi ; je vais faire un bout de toilette, et serai à vous dans quelques minutes. (*Il sort, Pedro le suit.*)

SCÈNE III.

Ringsbie, Tiberio.

Ringsbie.—Monsieur da Silva, notre conversation de ce soir a pris un caractère remarquablement intime. Puisque nous en sommes là, je n'ai jamais compris la froideur avec laquelle vous accueillîtes un mariage qui procurait à votre nièce le bien-être et le relief de la richesse. Karl s'est souvent préoccupé, dans les commencements, des sentiments que pouvait cacher votre attitude austère et réservée.

Tiberio.—Je n'en ai pourtant jamais fait mystère. En général, je me défie de la constance de tout homme qui épouse une jeune personne seulement pour sa beauté. Le temps m'a

prouvé que je me trompais en ce qui regardait Karl ; il est le modèle des maris, plus amoureux de sa femme qu'un amant ne l'est de sa maîtresse ; il en est même gênant, vous le savez bien, quand il lui fait, pour ainsi dire, des déclarations devant le monde. Fortunia l'en a plus d'une fois gourmandé en ma présence.

RINGSBIE.—Je crois comme vous que Karl n'a jamais épousé votre nièce que pour sa beauté ; mais la supériorité d'esprit et les aimables qualités de cette charmante femme, ont exercé peu à peu sur lui une influence d'une nature plus sûre et plus durable. Aussi, la senhora est-elle fière et heureuse de l'empire qu'elle a su prendre sur un homme d'un caractère absolu et entaché, soit dit entre nous, d'une vanité impitoyable.

TIBERIO.—Ne disons pas de mal de Karl, respectons l'hospitalité. Je sais d'ailleurs qu'au fond vous ne l'aimez pas.

RINGSBIE.—Moi, Monsieur da Silva ?

TIBERIO.—Vous ne pouvez pas aimer un homme, qui, dans votre opinion, vous a ravi votre bonheur.

RINGSBIE.—Expliquez-vous, je vous prie.

TIBERIO.—Croyez-vous que j'aie oublié que vous avez aspiré à la main de ma nièce, malgré la différence d'âge qui vous sépare d'elle. D'autres ont pu en rire. Pour moi, j'en fus attristé. Je vous plaignis de concevoir un sentiment, d'autant plus ardent qu'il s'allumait en vous à un âge où il s'éteint chez les autres.

RINGSBIE.—Reconnaissez du moins que je ne me suis jamais écarté du respect que je dois à la senhora.

TIBERIO.—Avant tout, vous êtes un gentilhomme.

RINGSBIE.—Si la discrétion ne me commandait de me taire, je vous prouverais que j'ai loyalement rendu des services à Karl.

TIBERIO.—Je sais par Fortunia que vous n'avez pas hésité à exposer votre fortune pour sauver celle de son mari ; mais vous l'avez fait pour elle. Tenez, Monsieur Ringsbie, je lis mieux que vous dans votre âme ; voulez-vous, sans vous offenser, que je vous dise ce qui s'y passe ?

RINGSBIE.—Soit.

TIBERIO.—Karl est d'une constitution délicate ; sa santé

chancelle souvent; déjà nous l'avons vu obligé d'aller refaire sa vie sous le ciel de Madère. S'il payait à la nature l'inévitable tribut, un mariage entre vous et ma nièce, mère aujourd'hui de trois enfants, ne blesserait pas les convenances comme il eût fait il y a dix ans.

RINGSBIE.—Vous me supposez des pensées....

TIBERIO.—Mille pardons de vous interrompre; ne cherchez pas à vous défendre, ma conviction est faite. Je vous quitte.

RINGSBIE.—Vous ne nous accompagnez pas au théâtre?

TIBERIO.—Je vous y rejoindrai, j'ai quelques malades à voir.

RINGSBIE, *seul.*—Il m'a deviné; mais il est bon, il sera discret. Ah! que ne suis-je né vingt ans plus tard.

SCÈNE IV.

FORTUNIA, RINGSBIE, puis KARL.

FORTUNIA.—Comment trouvez-vous ma toilette?

RINGSBIE.—Ravissante.

FORTUNIA.—Non, ne m'épargnez pas; si vous y trouvez quelquechose à reprendre, vous savez....

RINGSBIE.—J'y reconnais ce bon goût et cette simplicité que vous mettez dans tout ce que vous faites.

KARL.—Ma Fortunia, tu es superbe; cette parure te sied à merveille. (*A Ringsbie.*) Comprenez-vous que mon cousin Honorio ose comparer sa femme à la mienne? Sans doute elle est belle, mais à côté de Fortunia.... quel déchet!

FORTUNIA.—Karl, avec tes exagérations tu me feras prendre en haine par toutes mes amies; le monde n'aime pas qu'on se flatte, ni personnellement, ni dans ceux qui vous touchent de près, et le monde a raison.

KARL.—Dieu merci, j'ai la fortune qui donne l'indépendance. Va, Fortunia, ne t'inquiète pas tant de ce que le monde peut dire, et rappelle-toi qu'il vaut toujours mieux faire envie que pitié. Mais je ne vois pas Tiberio.

RINGSBIE.—Il nous rejoindra au théâtre.

PEDRO, *entrant.*—La voiture de Monsieur est prête.

KARL.—Partons. Voyons un peu cette fameuse cantatrice.

ACTE 2.

SCÈNE I.

KARL, RINGSBIE, TIBERIO, FORTUNIA, HONORIA, MIRANDA. (*Entrant tous.*)

FORTUNIA, *avec exaltation.*—Quel magnifique succès! le beau talent!

HONORIA.—Vous trouvez, chère amie?

FORTUNIA.—C'est certainement la meilleure cantatrice que nous ayons jamais eue. Le public était de mon avis. Quels applaudissements! le parquet était soulevé, on eût dit qu'il allait passer sur la scène.

HONORIA.—Nos dilettanti ont paru trouver la prima belle, et je crois que c'était plutôt à sa beauté que s'adressait la fureur de leurs applaudissements. Mon cousin Magalhaens m'a assuré qu'elle avait fait une fausse note.

FORTUNIA.—Magalhaens? mais il ne sait pas un mot de musique.

MIRANDA—Qu'est-ce que cela fait? il a l'oreille juste.

FORTUNIA.—Comment le sait-il?

MIRANDA.—Mais c'est une chose qui se sent.

FORTUNIA.—Non, mes amies, croyez-moi, cette femme chante parfaitement juste, et avec une intelligence exquise.

HONORIA.—Vous avez été élevée en France, Fortunia; vous avez plus d'esprit que nous, pauvres brésiliennes, qui n'avons jamais quitté Rio Janeiro. J'ai beaucoup de déférence pour vos lumières; mais je me défie un peu de votre jugement, quand il s'agit de musique et d'artistes: vous vous laissez toujours influencer par votre amour pour votre ancien métier, et vous appréciez les artistes avec trop d'indulgence.

FORTUNIA.—Oui, j'aime et j'aimerai toujours mon ancien métier, comme vous dites, chère amie; il m'a fait manger d'un pain honorablement acquis. Et d'ailleurs, comment ne pas aimer la musique, le plus sublime des langages, celui par lequel l'âme humaine peut le mieux traduire ce qu'il y a en elle de pur, d'immatériel, de divin? Quand je vais écouter un

artiste, je n'apporte pas avec moi un parti pris de dénigrement ; mais cela ne me fait pas perdre de vue le côté scientifique de l'art, et je crois que si la prima avait manqué une note, je m'en serais aperçue comme votre cousin. Et par parenthèse, c'est une chose assez étrange : Magalhaens se dit l'ami des acteurs et des actrices, il recherche leur société, et il en dit toujours du mal.

HONORIA.—C'est tout simple ; il faut bien qu'il voie les artistes de près, pour pouvoir en parler dans sa chronique. S'il n'en disait pas de mal, on ne le lirait pas.

RINGSBIE.—Vous ne dites rien, senhoras, du ténor ; il me semble pourtant qu'il s'est bien acquitté de sa partie.

FORTUNIA.—D'autant mieux qu'il se trouvait dans un voisinage redoutable.

MIRANDA.—Un ténor est toujours sûr de réussir quand il débute dans "Lucie de Lammermoor :" le drame en est si émouvant, la musique si délicieuse, que pour peu que l'acteur joue et chante d'une manière à peu près passable, il enlève facilement son auditoire.

RINGSBIE.—Ah ! senhora Miranda, je vous prends en flagrant délit ; vous venez de répéter, mot pour mot, une phrase du dernier feuilleton de Magalhaens.

MIRANDA.—Il a exprimé ma pensée, j'adopte son style. Cela ne se fait-il pas tous les jours ? chacun ne parle-t-il pas comme le journal qu'il lit ?

RINGSBIE.—Le senhor Magalhaens a deux épithètes favorites, elles reviennent infailliblement comme le soleil ; ces deux mots *émouvant* et *délicieux* sont un signe certain auquel on le reconnaît dans la bouche de ses lectrices.

HONORIA, *à Karl.*—Vous ne dites rien, senhor, vous êtes bien rêveur. (*Pedro et Hermosilha entrent, portant des crêmes à la glace.*)

KARL.—Je vous écoute, senhora. Goûtez de ces glaces, elles sont de mon maître d'hôtel, il les fait mieux que les premiers limonadiers de la ville. Je vous déclare franchement que j'aime mieux la musique de Meyerbeer que celle de Donizetti.

HONORIA.—C'est tout naturel, vous êtes allemand. Et

vous, senhor Tiberio, qui n'êtes ni allemand, ni italien, que pensez-vous de la musique de "Lucie?" Vous avez quelquefois des opinions si excentriques!

TIBERIO.—Je ne les prends pas toutes faites dans les journaux et les romans. A mon sens, la "Lucie" est un chef-d'œuvre de passion et de mélancolie; c'est une musique enivrante au-dessus de toute expression, mais dangereuse, malsaine. Quand on vient de l'entendre, on n'est vraiment plus de ce monde; emporté dans une sphère d'ineffable tristesse, on a soif de mourir comme Edgar, et de demander à l'éternité une félicité sans mélange, ou un repos sans fin. C'est ce genre de musique que proscrivaient les anciens comme coupable d'énerver les âmes.

HONORIA.—Comment! vous n'aimez pas "Lucie," ce cri du cœur, cet écho harmonieux de l'âme qui pleure.

RINGSBIE.—Encore une phrase de Monsieur Magalhaens.

HONORIA.—Nous l'avons faite ensemble.

RINGSBIE.—La senhora a sans doute aidé aussi l'illustre feuilletoniste à trouver le beau nom dont il signe ses écrits, Pio Angelo da Moreira.

HONORIA.—Quand on est feuilletoniste ou romancier, il faut prendre un nom noble et éclatant; le public vous croyant riche et haut placé, vous lit avec plus d'empressement et de respect.

RINGSBIE.—Corneille, Racine, Boileau, voilà des noms bien vulgaires; et cependant ceux qui les portaient....

HONORIA.—Autre siècle, autres mœurs; aujourd'hui on écrit pour s'enrichir; il ne s'agit pas tant d'avoir du talent, que de faire parler de soi. Un nom, Monsieur! mais un nom fait énormément par le temps qui court. Voyez Thomas Perruche! on dit pourtant que c'est un écrivain distingué. Thomas Perruche! mais les plus belles choses du monde signées d'un nom pareil, ne sauraient passer.

MIRANDA.—Peut-on s'appeler Thomas d'abord, et, pardessus le marché, Perruche!

HONORIA.—Monsieur Karl, vous ne riez pas. Hum! décidément l'opéra a produit sur vous l'effet dont le senhor Tiberio

parlait il y a un instant. Nous allons vous laisser à vos rêveries. (*A Fortunia.*) Chère amie, nous vous souhaitons le bon soir.

MIRANDA.—Bonne nuit, Fortunia.

FORTUNIA.—Adieu, senhoras.

HONORIA, *à Tiberio.*—Docteur, me conduisez jusqu'à ma porte ?

TIBERIO.—Certainement, senhora.

RINGSBIE, *à Miranda.*—Vous offrirai-je mon bras ?

MIRANDA.—Vous êtes bien bon.

KARL.—Senhoras, j'ai l'honneur de vous saluer.

HONORIA, *à Karl.*—Adieu, une autre fois soyez moins mélancolique.

SCÈNE II.

FORTUNIA, KARL, puis HERMOSILHA.

FORTUNIA.—Honoria a raison ; Karl, tu parais préoccupé.

KARL.—C'est une erreur.

FORTUNIA.—Serais-tu inquiet de ta dernière spéculation ?

KARL.—Nullement.

FORTUNIA.—Tu es peut-être souffrant, mon ami ?

KARL.—Non..... oh ! oui, un peu.

FORTUNIA.—Karl, tu me caches quelquechose. Tu as beaucoup causé ce soir avec Magalhaens. Je n'aime pas ce Magalhaens ; c'est un homme de mauvais conseil, un intrigant qui cherche à faire sa fortune avec celle des autres.

KARL.—Voilà bien les femmes ! on ne peut avoir un ami sans qu'elles en soient jalouses.

FORTUNIA.—Moi, jalouse de Magalhaens ! ce n'est pas moi qui lui ferai jamais cet honneur. Je vois avec regret, je l'avoue, l'influence que ce méchant personnage exerce sur toi. N'est-ce pas lui déjà, qui, en te poussant à une spéculation périlleuse, a failli consommer ta ruine ? Il passe pour homme d'esprit, on craint sa langue et sa plume ; mais c'est un flatteur adroit, qui sait caresser l'amour-propre des capitalistes, quand il a besoin d'argent. Je sais à quoi il vise.

KARL.—Eh bien! à quoi vise-t-il?

FORTUNIA.—Il veut supplanter le directeur du théâtre. Il le calomnie sans cesse. Il a mis tous les artistes de son côté par la terreur qu'inspirent ses feuilletons. Quant aux abonnés de l'Opéra, il gagne les uns en flattant leurs femmes dans ses articles, les autres en les introduisant dans l'intimité des actrices. Je suis vraiment étonnée qu'un homme de jugement, comme toi, se laisse aveugler et dominer par un fat, qui n'a pour tout mérite qu'un excès d'impertinence et d'intrigue.

KARL.—Depuis quand est-ce que je me laisse dominer par qui que ce soit? C'est un reproche auquel je ne me serais jamais attendu....

FORTUNIA.—Je ne te reproche rien, mon ami; c'est une simple réflexion.

KARL.—Je n'ai donc plus d'intelligence pour me conduire, plus de volonté pour exécuter mes propres conceptions? Alors, je suis tombé en enfance. Allons, il faut m'interdire et me nommer un tuteur.

FORTUNIA.—Karl, tu ne m'as jamais parlé sur ce ton. Calme-toi, mon ami, et si j'ai pu t'offenser, pardonne-le-moi. Comment peux-tu croire que je doute de ta force de caractère? Tout le monde sait, et moi mieux que personne, que tu as une grande énergie, une volonté de fer, une rare perspicacité dans les affaires, et que si les circonstances t'avaient placé dans les conseils de l'empereur, tu aurais fait un excellent ministre des finances.

KARL.—A la bonne heure.

FORTUNIA.—Oublie ce que j'ai dit, et faisons la paix.

KARL.—Je ne suis pas fâché.

FORTUNIA.—N'importe, donne-moi ta main, là, bien cordialement.... Comme tu trembles! Karl, tu es souffrant.

KARL.—C'est possible; mais tu sais que je n'aime pas toujours à être plaint. Va reposer.

FORTUNIA.—Tu me renvoies! (*Elle sonne.*)

KARL.—J'ai besoin de travailler.... j'ai quelques écritures à faire.

HERMOSILHA, *entrant.*—Senhora, j'attends vos ordres.

FORTUNIA.—Avez-vous été satisfaite des enfants ?

HERMOSILHA.—Oui, senhora, ils ont été très-sages.

FORTUNIA.—Se sont-ils couchés comme d'habitude ?

HERMOSILHA.—Miguel a un peu toussé ; il a eu quelque peine à s'endormir.

FORTUNIA.—Ah !

HERMOSILHA.—Ça n'a rien été ; que la senhora soit tranquille.

FORTUNIA.—Il a été toujours plus délicat que son frère ; sa santé se dérange facilement. Venez, Hermosilha, voyons s'il dort paisiblement..... (*A Karl.*) Eh bien ! Karl, tu ne m'embrasses pas ?

KARL, *l'embrassant.*—Bonne nuit, ma Fortunia.

SCÈNE IV.

KARL, puis PEDRO et HERMOSILHA.

KARL.—Enfin !.... qu'il me tardait d'être seul. Cette cantatrice est une ravissante créature ; c'est le corps de la Vénus de Milo, et la tête de la Fornarina. Comme ils la dévoraient tous des yeux ! comme chacun cherchait à rencontrer un de ses regards ! Mais c'est de mon côté qu'elle se tournait toujours ; non, non, ce n'est point une illusion, Magalhaens en a été frappé, c'est lui qui me l'a fait remarquer. Demain ils se présenteront tous chez elle ; c'est à qui lui offrira le premier ses hommages. Demain ! et si je n'attendais pas demain, moi ? Oh ! quelle inspiration. Tous les hommes de génie qui ont remporté de grandes victoires, prévenaient l'ennemi par une célérité foudroyante. Faisons comme eux. Je battrai tous mes rivaux. (*Il sonne.*) Pendant qu'ils rêvent au triomphe du lendemain, moi j'agis. (*A Pedro qui entre.*) Attelez le meilleur de mes chevaux au tilbury.

PEDRO.—Plaît-il, senhor.

KARL.—Imbécile ! je vous dis de mettre au tilbury celui de mes chevaux qui va le plus vite.

PEDRO.—Oui, maître, tout de suite. (*Il sort.*)

KARL.—Karl, que fais-tu ? si Fortunia venait à savoir....

Non, les femmes ne savent jamais ces choses-là, même quand tout le monde les sait. Si pourtant.... Je la connais, elle a tout l'orgueil des créoles, elle dévorerait son dépit en silence ; et puis, elle m'aime tant ! son cœur la ramènerait bientôt à moi. Honoria, Miranda et tant d'autres se sont bien consolées. Que cette prima donna est donc belle !.... ce maudit nègre n'en finit pas.... Qui ne serait fier de se dire : " Cette femme qui excite tant d'enthousiasme, cette femme dont le nom remplit toutes les bouches, c'est moi qu'elle aime, c'est à moi qu'elle appartient, à moi." (*A Hermosilha, qui vient d'entrer.*) Que voulez-vous ?

HERMOSILHA.—Moi, senhor ?

KARL.—Oui, vous.

HERMOSILHA.—Je me rends à ma chambre.

PEDRO, *rentrant.*—Maître, le tilbury est prêt.

KARL.—Pourquoi restez-vous là comme une statue ?

PEDRO.—Je vous attends, maître.

KARL.—Je n'ai pas besoin de vous. (*A Hermosilha.*) Je vais à mon bureau ; j'ai beaucoup à écrire : entendez-vous ?

HERMOSILHA.—Oui, senhor.

SCÈNE V.

PEDRO, HERMOSILHA.

PEDRO.—Tiens ! maître sort tout seul. Il est bien servi ; le cheval que j'ai mis à la voiture, va l'emporter comme une plume de colibri.

HERMOSILHA.—Notre maître n'est pas comme d'habitude.

PEDRO, *s'asseyant dans un fauteuil.*—Peuh ! quelque affaire qui ne marche pas bien. Peut-être que le navire que nous attendions avec tant d'impatience, a fait naufrage. Mais, belle Hermosilha, si nous nous occupions un peu de nous-mêmes ?

HERMOSILHA.—Vous dites ?

PEDRO.—Vous ne m'offrez pas une de ces glaces. J'en prendrais volontiers une à la vanille ; j'ai toujours aimé le goût de la vanille. Asseyez-vous, senhoritta, goûtez de ces

glaces, elles sont de mon maître d'hôtel, il les fait mieux que le premier limonadier de la ville.

HERMOSILHA.—Effronté ! si maître vous entendait.

PEDRO, *il chante.*

"Lorsque mon maître est en voyage,
"Ah ! c'est superbe en vérité."

HERMOSILHA, *apportant une glace à Pedro.*—Maîtresse pleurait en se couchant. Je n'aime pas qu'elle ait du chagrin, elle est ma marraine.

PEDRO, *prenant la glace.*—Ah ! que c'est rafraîchissant.

HERMOSILHA.—Pedro, est-ce que vous n'aimez pas mieux la senhora que maître ?

PEDRO.—Pour le moment j'aime mieux ceci.

HERMOSILHA.—Maître est né en Europe, il n'a pas grandi sous le même toit que nous, il n'a pas joué avec nous étant enfant ; il n'aime pas ses esclaves, il les vendrait sans que cela lui fît la moindre peine. Ma marraine aimerait mieux faire de la couture pour vivre que de me vendre.... Qu'est-ce que c'est ? elle sonne.

PEDRO. — Quel contre-temps ! dépêchez-vous de revenir. (*Hermosilha sort.*) En attendant, je prendrai une autre glace. (*Il se lève.*) Quand j'aurai fini, je fumerai un ou deux cigares de la Havane. Je sais où on en trouve. Voici une petite clé que mon maître a perdue au fond de ma poche. Bonne petite, grâce à toi je fume d'aussi bon tabac que l'empereur. Il ne faut pas être sot en ce bas monde ; je travaille pour mon maître, il est juste qu'il travaille pour moi. Il se fait terriblement de bile parfois ; moi, je ne me tourmente jamais. Il ne me manque qu'une chose pour être complètement heureux, c'est qu'Hermosilha consente à être ma femme.

HERMOSILHA, *rentrant.*—Ne perdez pas de temps, allez chercher le senhor Tiberio, Miguel est malade.

PEDRO.—Qu'a-t-il donc, ce pauvre enfant ?

HERMOSILHA.—Il est bien souffrant, dépêchez-vous.

PEDRO.—J'ai toujours dit qu'il n'avait pas l'estomac aussi bon que son frère.

HERMOSILHA.—Laissez donc cette glace et partez tout de suite.

PEDRO.—Je n'ai plus que cela pour finir.

HERMOSILHA. — Pedro, vous n'avez pas de cœur. Partez immédiatement ; sinon, je ne serai jamais votre femme.

PEDRO.—Oh ! alors... (*En sortant il heurte Ringsbie qui entre.*)

RINGSBIE.—Prends donc garde, animal.

PEDRO.—Pardon, senhor, mille fois pardon ! Si j'avais pu me douter, vous ne doutez pas....

RINGSBIE.—Allons, va-t-en avec tes phrases.

SCÈNE VI.

RINGSBIE, HERMOSILHA.

RINGSBIE.—Que se passe-t-il ici ?

HERMOSILHA.—Le petit Miguel s'est réveillé se plaignant d'avoir de la peine à respirer.

RINGSBIE.—Crois-tu que cela soit sérieux ?

HERMOSILHA.—Je ne pense pas. Mais s'il ne lui arrive pas malheur, ce sera à quelque autre.

RINGSBIE.—Que marmottes-tu là ?

HERMOSILHA.—Mes pressentiments ne m'ont jamais trompée. Depuis quelques jours j'éprouve sans motif une grande tristesse, et je soupire constamment ; c'est mauvais signe. Tantôt je me suis assoupie dans ce fauteuil, et j'ai rêvé savez-vous quoi ?

RINGSBIE.—Comment veux-tu que je le sache ?

HERMOSILHA.—J'ai rêvé qu'une de mes dents était tombée sans saigner. C'est signe de mort.

RINGSBIE.—Comment ! tu crois à ces contes de vieilles négresses ?

HERMOSILHA.—Vous ne croyez pas aux pressentiments, ni aux rêves. Eh bien ! vous verrez. Il n'y a pas que moi de triste dans la maison. Soit dit entre nous.... me promettez-vous de n'en parler à personne ?

RINGSBIE.—Je te le promets.

HERMOSILHA.—En se mettant au lit, marraine pleurait.

RINGSBIE.—Qui ? la senhora ?

HERMOSILHA.—Oui, et de grosses larmes. "Marraine, lui ai-je dit, vous avez du chagrin." Elle a secoué tristement la tête sans répondre. Chut ! elle vient.

SCÈNE VII.

Les mêmes. FORTUNIA.

FORTUNIA.—Pedro est-il parti ?

HERMOSILHA.—Oui, senhora.

FORTUNIA.—Allez un instant auprès de mon fils. (*Hermosilha sort.*)

RINGSBIE.—Comment est-il, senhora ?

FORTUNIA.—Un peu plus tranquille. Vous ici, Monsieur Ringsbie ? Comment se fait-il ?

RINGSBIE.—Je respirais l'air frais de la nuit sur mon balcon, avant d'aller prendre du repos, lorsque j'ai vu passer Karl. Il allait avec la rapidité de la foudre. Alors, j'ai remarqué que des lumières se croisaient souvent derrière vos fenêtres ; l'inquiétude s'est emparée de moi, et je me suis hâté de venir.

FORTUNIA.—Comme les vrais amis, vous êtes toujours là au moment du danger et de la peine. Merci. J'ai si grand' peur de ces maladies de la gorge ! il y a tant d'enfants qui sont emportés de cette manière !

RINGSBIE.—Karl ne peut tarder à amener votre oncle ; il allait si vite !

FORTUNIA.—Karl n'est point sorti pour cela.

RINGSBIE.—Comment ? il n'est pas allé chercher le docteur Tiberio ?

FORTUNIA.—Non, Monsieur Ringsbie, et vous savez sans doute mieux que moi pourquoi il est sorti.

RINGSBIE.—Moi, senhora ?

FORTUNIA.—Ne me cachez pas la vérité, Karl est mal dans ses affaires.

Ringsbie.—Je ne sache pas....

Fortunia.—L'un et l'autre, vous cherchez à me tromper. Vous savez pourtant que je ne suis pas de ces femmes qui se laissent abattre par un revers de fortune. Certes, j'en aurais du chagrin pour Karl et mes enfants. Mais pourquoi m'en faire un mystère ?

Ringsbie.—Je vous assure, senhora, qu'à ma connaissance jamais votre mari ne fut dans une voie plus prospère.

Fortunia.—Karl est à son bureau. Il a dit qu'il passerait la nuit à écrire. Quelles sont donc ces écritures extraordinaires ?

Hermosilha, *rentrant.*—Senhora, votre oncle est arrivé.

Fortunia.—Monsieur Ringsbie....

Ringsbie.—Allez auprès de votre enfant, allez. (*A Hermosilha.*) Que dit le docteur ?

Hermosilha.—Il assure que ce ne sera rien.

Ringsbie.—Ah ! tant mieux.

Hermosilha.—Oui, tant mieux ; car si la senhora perdait un enfant, nous serions exposés à voir ce malheur suivi d'un autre plus grand. Je vous dis que ma maîtresse en perdrait la raison.

Ringsbie.—Non, la senhora est pieuse ; elle se résignerait au décret de la Providence.

Hermosilha.—Vous ne savez pas ce qui s'est passé il y a trois ans, quand nous avons perdu la senhoritta Olinda. De ses deux jeunes sœurs c'était celle que ma marraine aimait le plus, parce qu'elle la considérait comme son enfant. Et qui n'aurait pas aimé cet ange ? chère petite maîtresse, elle était trop bonne et trop belle pour vivre sur terre ; sa place était au ciel, et Dieu l'a appelée à lui. Sa mort porta un coup si violent à la senhora ;.... j'ai confiance en vous ; dès que vous me promettez de ne répéter à personne ce que je vais vous dire, je n'ai aucune crainte.

Ringsbie.—En effet, tu n'as rien à craindre ; tu sais tout l'intérêt que je porte à la famille.

Hermosilha.—C'est précisément pour cela que je n'ai jamais compris que l'on vous fît un secret de ce qui avait eu lieu.

RINGSBIE.—C'était donc bien grave?

HERMOSILHA.—Mon maître jura sur son honneur qu'il vendrait pour le travail des champs le premier domestique qui en ouvrirait la bouche. Vous saurez donc que pendant trois jours ma maîtresse.... (*Elle lui parle à l'oreille.*)

RINGSBIE.—Folle?

HERMOSILHA.—Oui, senhor, folle. On était obligé, entendez-vous bien, de ne pas la laisser seule une minute; sans cela elle aurait suivi sa sœur, elle se serait donné la mort.

RINGSBIE.—Est-ce possible?

HERMOSILHA.—Elle a beaucoup d'esprit, la senhora, elle est très-instruite; mais le chagrin est son maître. Les peines de cœur et ma marraine, voyez-vous, cela ne pourra jamais aller ensemble.

RINGSBIE.—Tu as peut-être raison.

HERMOSILHA.—Oh! je la connais, moi. Vous ne savez pas quel est son autre point faible?

RINGSBIE.—Je ne connais que des qualités à cette âme d'élite.

HERMOSILHA.—Pour être bonne, elle n'a pas sa pareille. Mais il ne faut pas blesser son amour-propre; le dépit, aussi bien que le chagrin, la rendrait folle, folle au point d'oublier ses enfants, son mari, sa sœur, sa mère, vous, moi, enfin tout le monde.

RINGSBIE.—Une chose me frappe, c'est que ta manière de penser est la même que celle de senhor Tiberio.

HERMOSILHA.—Le voici qui vient avec elle. Silence!

RINGSBIE.—Sois tranquille.

SCÈNE VIII.

RINGSBIE, HERMOSILHA, FORTUNIA, TIBERIO.

FORTUNIA.—Je sais, mon oncle, que, s'il y avait du danger, tu ne me le cacherais pas.

TIBERIO, *écrivant.*—Donne ceci à ton enfant, comme je te l'ai dit, et demain il jouera dans le jardin. Maintenant va reposer, ma chère amie, tu en as besoin.

FORTUNIA.—Mon bon Tiberio, je te suis bien reconnaissante de la promptitude que tu as mise à venir. Merci à vous, Monsieur Ringsbie, de l'intérêt que vous m'avez témoigné.

RINGSBIE.—Senhora, nous vous quittons; comme le dit votre oncle, il est temps que vous preniez du repos.

FORTUNIA.—Hermosilha, conduisez ces Messieurs. (*Seule.*) Du repos!.... que peut donc avoir Karl, si ce ne sont pas des affaires d'intérêt qui le tourmentent? Ce langage bref, même dur, ce regard qui évitait le mien, tout cela est étrange. J'ai beau réfléchir.... (*Se retirant.*) Cependant il faut trouver la cause de ce changement extraordinaire.

ACTE 3.

SCÈNE I.

Une chambre à coucher.

FORTUNIA, HERMOSILHA, puis TIBERIO.

FORTUNIA.—Votre maître est-il rentré?

HERMOSILHA.—Pas encore, senhora.

FORTUNIA.—Il est déjà tard, il faut bientôt faire souper les enfants. A quelle heure votre maître s'est-il levé ce matin? je l'ai entendu marcher dans sa chambre au petit jour.

HERMOSILHA.—Maître ne s'est pas couché; il a pris son déjeûner à sept heures, et il est allé à ses affaires.

FORTUNIA.—Lui a-t-on dit que Miguel avait été malade?

HERMOSILHA.—Oui, senhora. Il a demandé ce que senhor Tiberio avait dit, et, l'ayant appris, il a répondu: "C'est bien." Vous habillez-vous, marraine?

FORTUNIA.—Non, je continuerai de garder la chambre; mon mal de tête ne se passe pas. Donnez-moi mon flacon d'éther; ma petite pharmacie est là sur la console. (*On frappe.*) Voyez ce que c'est.

HERMOSILHA, *ouvrant.*—C'est votre oncle, senhora.

FORTUNIA.—Entre, Tiberio.

TIBERIO.—Tu vois que je ne te trompais pas ; Miguel est venu au-devant de moi en sautillant.

FORTUNIA.—Comme je te suis obligée, mon bon oncle ! Tu parais soucieux. (*A Hermosilha.*) Faites servir le souper aux enfants. (*A Tiberio.*) Tu es sombre. Ma remarque est peut-être indiscrète.

TIBERIO.—Oh ! pas le moins du monde. Tu sais que je suis un peu rêveur quelquefois ; c'est mon défaut, ou plutôt un de mes défauts.

FORTUNIA.—Alors tu rêves à quelquechose de bien sérieux ; car, tu as l'air profondément absorbé.

TIBERIO.—Oui, je me demande avec étonnement d'où vient cette puissance fatale et irrésistible, qui s'empare de l'homme au milieu de la prospérité, et le pousse dans les voies de l'abîme. Je me demande comment il se fait qu'en voyant qu'il marche à sa perte, il ne s'arrête pas, et que, sans être dupe de ses illusions, il se laisse entraîner par elles.

FORTUNIA.—A quelle occasion ces réflexions te viennent-elles ? Pardon, pour le coup je suis vraiment indiscrète. Parlons de choses plus gaies. Que disent les journaux de la prima donna ?

TIBERIO.—De la prima donna ?

FORTUNIA.—Sans doute ; est-ce que tu l'as déjà oubliée ?

TIBERIO.—Tous les feuilletonistes s'accordent à en dire du bien, même Pio Angelo da Moreira.

FORTUNIA.—Autrement dit, Magalhaens tout court. Si ce Magalhaens dit du bien de la débutante, tu peux être sûr que ses éloges ont été généreusement payés d'avance, par quelque admirateur passionné de la cantatrice. Décidément, tu n'es pas en veine de causerie, tu es tout pensif. (*Lui prenant la main.*) Allons, mon oncle, déride-toi un peu.

TIBERIO.—A mon tour, je te trouve changée ; ta main est brûlante ; tu n'es pas bien, Fortunia.

FORTUNIA.—Ce spectacle d'hier soir et l'indisposition de mon fils, m'ont laissé un peu de fatigue ; ce ne sera rien.

HERMOSILHA, *rentrant.*—Monsieur Ringsbie vient savoir

des nouvelles de la senhora, et il lui envoie ce bouquet de camélias.

FORTUNIA.—Oh! les belles fleurs; regarde, Tiberio.

TIBERIO.—Bien belles en effet; mais séparées de la tige qui les nourrissait, elles sont déjà en voie de mourir. Tu vas les ranimer, en les plongeant dans une eau pure; elles te souriront quelques heures encore, et ce sera leur dernier adieu. Elles ressemblent à l'espérance, fille de la confiance: privée de son support maternel, l'espérance, qui est la fleur de la vie, se flétrit et meurt.

FORTUNIA.—O Tiberio, tu exprimes en poète une vérité profonde. Si je cessais de croire à l'affection de ceux qui naturellement doivent m'aimer, je sens, que, n'attendant plus rien de l'avenir, je perdrais entièrement le goût de la vie.

TIBERIO.—Mon dévouement ne te manquera jamais, jamais.

FORTUNIA.—Je le sais. (*A Hermosilha.*) Dites à Monsieur Ringsbie d'entrer. (*A Tiberio.*) Reçois-le pour moi. Je vais donner un coup-d'œil dans la chambre des enfants et je descends bientôt.

SCÈNE II.

TIBERIO, RINGSBIE.

TIBERIO.—Ma nièce vous prie de l'excuser, si elle vous reçoit dans sa chambre; elle est un peu souffrante, et ne paraîtra pas au salon.

RINGSBIE.—Je me retire; je ne voudrais pas lui faire une visite en temps inopportun.

TIBERIO.—Non, restez; vous savez bien qu'on vous traite ici sans cérémonie. Quelles nouvelles depuis que je vous ai quitté?

RINGSBIE.—J'ai le regret de vous dire que cette fâcheuse affaire s'est répandue avec la rapidité de l'éclair; tous les cercles en parlent, et plusieurs dames y ont fait allusion dans des salons où j'étais en visite.

TIBERIO.—Dieu veuille qu'il n'en vienne rien aux oreilles de ma nièce! Et Karl?

Ringsbie.—Karl ! On le rencontre partout ; il est comme un homme ivre. C'est à n'y rien comprendre ; il parle avec volubilité, il prend des attitudes de dandy, et, loin de se défendre contre les accusations de galanterie qui l'assaillent de toutes parts, il y sourit agréablement ; en un mot, son succès auprès de cette cantatrice lui a complètement tourné la tête.

Tiberio.—Je crains la vengeance des envieux ; je tremble que par des indiscrétions calculées, ou par des lettres anonymes, ils ne portent à Fortunia un coup dont les conséquences ne pourront être que déplorables. Il faut voir Karl, il faut lui montrer les dangers de sa position.

Ringsbie.—Tâche délicate, mon cher docteur ; nous nous exposons à nous faire interdire l'entrée de cette maison.

Tiberio.—Cela est à redouter, je n'en disconviens pas ; mais si nous laissons aller les choses, elles conduiront ma nièce à sa perte, et Karl à d'éternels remords. Il faut avoir le courage de sauver ses amis, même au risque de leur déplaire momentanément. Vous hésitez à la pensée que Karl pourrait vous prier de cesser vos visites. Aimez-vous mieux voir Fortunia plongée dans le désespoir ? tenez-vous à pleurer sur sa tombe ?

Ringsbie.—Quoi ! pensez-vous que la douleur de la senhora irait jusque-là ?

Tiberio.—N'en doutons pas.

Ringsbie.—Il me semblait que sa fierté blessée lui inspirerait un silencieux dédain.

Tiberio.—N'y comptez pas ; c'est trop espérer de Fortunia ; elle n'aura jamais le sublime orgueil d'une romaine ; elle ne songera même pas à se venger comme une espagnole ; et c'est elle qui sera la victime expiatoire.

SCÈNE III.

Les mêmes, Fortunia.

Fortunia, *à Ringsbie.*—Vous m'avez apporté de bien beaux camélias ; je n'en ai jamais vu de pareils à Rio-Janeiro.

Ringsbie.—Ils viennent de mon jardin. C'est le premier

produit d'un pied que j'ai fait venir de la Louisiane, pays où ces fleurs, dit-on, atteignent un volume et un éclat extraordinaires.

FORTUNIA.—C'est une attention délicate, et je vous en remercie mille fois.

RINGSBIE.—Je connais le goût de la senhora pour les fleurs.

FORTUNIA.—Oui, je les ai toujours aimées ; mais je les aime davantage depuis qu'elles me rappellent ma jeune sœur. Cette charmante enfant avait une vraie passion pour son petit jardin. Elle composait des bouquets qu'elle arrangeait elle-même dans une corbeillle, et une petite négresse allait les vendre à la porte du théâtre. C'est ainsi que sans effort, et tout en satisfaisant ses goûts, elle aidait efficacement notre mère à faire face aux dépenses de son ménage. Aimable enfant, sa destinée a été celle de ces fleurs qu'elle aimait tant; elle a souri un moment à la vie, et elle nous a quittés.

RINGSBIE.—Vous êtes émue, senhora; éloignez des souvenirs qui vous attristent.

FORTUNIA.—Non ! pourquoi repousser la douce image de cette enfant? Depuis quelque temps elle se présente plus souvent à mon esprit, soit que je médite le jour où rêve la nuit. La dernière fois qu'elle m'est apparue dans mon sommeil, je la voyais au Ciel, à l'extrémité d'une grande galerie, debout près d'un piano, et vêtue tout de blanc comme le jour de sa mort. A peine m'eut-elle aperçue, qu'elle vint au-devant de moi avec son doux sourire, et elle m'embrassa en me disant : "Je t'attendais."



RINGSBIE. — Oh ! que dites-vous ? chassez cette affreuse pensée.

TIBERIO.—Comment une femme d'esprit comme toi peut-elle se laisser influencer par un rêve ?

FORTUNIA.—Ne vous y trompez pas, mes amis ; quoique je sois une femme du monde, et que le bonheur se soit assis à mon foyer domestique, je me plais parfois aux pensées sérieuses. J'attache du prix à la vie par respect pour ce Dieu qui me l'a donnée, et je la quitterais à regret à cause de Karl, de mes enfants qui ont besoin de moi, et de vous tous que

j'aime. Mais la mort n'a rien en elle-même qui m'épouvante; je suis convaincue qu'elle est l'aurore de meilleures destinées.

SCENE IV.

Les mêmes. Puis HERMOSILHA, HONORIA.

HERMOSILHA, *entrant.*—La senhora Honoria est au salon; elle est accompagnée de la senhora Miranda; elles insistent pour être reçues.

TIBERIO, *à Fortunia.*—Je vais t'excuser auprès d'elles.

FORTUNIA.—Non, laisse-les venir; leur babil est quelquefois amusant, et peut-être me feront-elles oublier mon mal de tête. (*A Hermosilha.*) Faites entrer ces dames.

TIBERIO.—Nous n'aurons pas la peine d'attendre, les voici sans ta permission.

HONORIA.—Hé bonjour, chère amie! trop heureuse de vous voir. Nous avons entendu dire qu'un de vos enfants était malade, et nous venions en savoir des nouvelles nous-mêmes. Il paraît qu'on s'était trompé, et que c'est vous qui êtes indisposée. Nous avons forcé la consigne; nous ne pouvions pas nous retirer, sans nous être assurées, par nos propres yeux, de l'état de votre santé à laquelle nous nous intéressons plus que personne.

MIRANDA.—C'est bien la vérité, nous sommes vos meilleures amies.

FORTUNIA.—Asseyez-vous, senhoras. Mon petit Miguel a été souffrant; mais, grâce à mon bon oncle, il n'y paraît plus. Quant à moi, le manque de sommeil m'a laissé un peu de migraine.

HONORIA.—Comment trouvez-vous mon chapeau? c'est la dernière mode de Paris.

FORTUNIA.—Il vous sied à merveille. Et vous, Miranda, vous avez là une robe d'un goût charmant. Allons, senhoras, je vois que vos maris sont en veine de galanterie, je vous en fais mon compliment.

HONORIA.—Hélas! chère enfant, je regrette de ne pouvoir vous en dire autant du vôtre, et tout justement nous venons

vous rendre un de ces services comme on n'en peut attendre que d'une amitié franche et dévouée.

TIBERIO, *à Honoria.*—Pardon, il me semblait que vous veniez vous informer de la santé de notre petit Miguel.

MIRANDA, *à Tiberio.*—Vous interrompez toujours.

HONORIA.—Sachez, senhor, qu'il n'est pas poli de chercher à mettre une dame en contradiction avec elle-même. Une chose n'en empêche pas une autre, et il est de mon devoir, comme mère de famille, de révéler à mon amie....

TIBERIO.—La véritable amitié....

MIRANDA.—Mais ne coupez donc pas ainsi la parole aux gens.

HONORIA.—L'intérêt de cœur que je porte à mon amie m'impose l'obligation de l'initier à un scandale qui n'est un secret que pour elle seule, quand elle devrait être la première à le connaître.

FORTUNIA.—Un scandale?

MIRANDA.—Oui, un scandale, une horreur; c'est affreux!

FORTUNIA.—Qu'est-ce donc? Vous me faites presque peur.

TIBERIO.—Un véritable scandale, et je vais épargner à ces dames la peine de te l'apprendre.

RINGSBIE, *à Tiberio.*—Auriez-vous sérieusement l'intention?

MIRANDA, *à Ringsbie.*—Ne coupez donc pas ainsi le fil de la conversation, nous ne sommes pas ici à la chambre des députés.

TIBERIO.—On se demande, en effet, dans toute la ville comment Fortunia qui est le modèle des vertus domestiques....

MIRANDA.—Oui, la vertu et la modestie en personne. (*A Ringsbie.*) N'interrompez pas.

TIBERIO.—On se demande comment elle peut recevoir, dans son intimité, des personnes dont les habitudes sont tout l'opposé des siennes. Elle a des amies (c'est ce que tout le monde dit), qui passent leurs nuits à jouer aux cartes et à médire du prochain. Elles sont toujours hors de chez elles; et leurs maris, ne trouvant pas de table servie chez eux, sont obligés d'aller prendre leurs repas au restaurant.

HONORIA.—Est-ce à moi, senhor, que vous faites allusion ?

MIRANDA. — Vos paroles iraient-elles par hasard à mon adresse ?

TIBERIO.—Je ne nomme personne.

HONORIA.—Sans doute ; vous avez trop de courtoisie pour nous insulter gratuitement ; le portrait que vous venez de faire n'est pas le nôtre, et je regrette de vous avoir cru capable d'une pareille injustice. Evidemment c'est un simple stratagème pour détourner l'attention ; mais cette ruse de guerre ne me fera pas perdre mon objet de vue.

MIRANDA.—C'est cela ; le docteur se croit un habile général, et il a voulu reporter la guerre sur les terres de l'ennemi.

RINGSBIE.—Vous êtes donc des ennemies ?

HONORIA.—Oui, ennemies de la perfidie et de la trahison. —Fortunia, votre mari manque à tous ses devoirs, il vous trompe, tout le monde le sait, le voit, vous seul l'ignorez.

TIBERIO, *à Honoria.*—Senhora, y pensez-vous ?

RINGSBIE.—C'est abominable ce que vous faites là.

FORTUNIA.—De grâce, messieurs, ne parlez pas si haut ; vous êtes chez Karl, et je vous conjure, au moins par égard pour moi, de ne pas vous départir du respect que vous devez à ces dames. (*À Honoria*). Senhora, vous pouvez parler, on ne vous interrompra plus.

HONORIA.—Il m'en coûte, croyez-le bien, chère amie, de vous apprendre une nouvelle qui vous fera de la peine. Mais la vraie amitié ne recule pas devant ses devoirs. Savez-vous, chère, ou était votre mari hier soir, pendant les entr'actes ? Tandis que vous le cherchiez dans la foule des flatteurs qui remplissaient votre loge, il faisait partie d'un groupe d'admirateurs qui se pressaient autour de la prima donna, derrière les coulisses. Plus tard, pendant que vous dormez en toute confiance, il se présente hardiment chez la Manolina (c'est le nom de la cantatrice) ; il lui promet que dans quelques heures elle aura le plus splendide équipage de la ville, et lui ouvre un crédit illimité chez le plus riche banquier du Brésil. Là-dessus votre mari reste à souper. En se séparant, au petit

jour, on lui donne comme gage d'affection une miniature d'une ressemblance parfaite.

FORTUNIA.—Vous paraissez bien renseignée.

MIRANDA.—Magalhaens était du souper; il nous a tout raconté.

FORTUNIA.—Magalhaens!

HONORIA.—Je vous plains, ma pauvre amie; il a fallu toute l'affection que je vous porte, pour me décider à vous apprendre cette fâcheuse nouvelle.

FORTUNIA.—Senhoras, soyez-en persuadées, j'apprécie tout ce qu'il y a d'amitié et de dévoûment dans votre démarche. Comptez sur ma reconnaissance. Malheureusement, ma bonne Honoria, je ne pourrai jamais vous rendre un service comme celui que je reçois de vous; votre époux, personne ne le sait mieux que vous, n'est pas de l'étoffe des conquérants. Quant au vôtre, chère Miranda, c'est pis encore; tenez, rien que d'y penser, je ne puis m'empêcher d'en rire.

HONORIA.—Ah! vous le prenez de cette façon.

FORTUNIA.—Est-ce que vous pensiez que je le prendrais autrement?

MIRANDA.—Vous faites contre mauvaise fortune....

FORTUNIA.—Non, senhoras, le cœur de mon mari n'est pour rien dans cette folle équipée; c'est un simple caprice de tête inspiré par l'amour-propre.

HONORIA.—J'admire votre philosophie, elle va plus loin que je ne l'aurais pensé. Mais, sachez-le, il y a des maris qui n'aiment leurs femmes que par vanité; ils font bien vite le sacrifice de leur constance conjugale, dès qu'ils trouvent hors de chez eux une conquête qui les flatte. Chère amie, nous sommes du même âge, vous êtes même un peu mon aînée. Pour le monde nous avons vingt-trois ans; mais pour nos maris nous en avons près de trente. Il n'y a pas de secrets pour les maris, et le temps agit plus vite sur nous que sur les hommes. Adieu, je laisse cette réflexion comme une petite flèche au flanc de votre philosophie. En y pensant, n'oubliez pas que la Manolina a dix-huit ans à peine. (*A Tiberio.*) Docteur, votre bras, s'il vous plaît.

TIBERIO.—Excusez-moi, j'ai besoin de parler à ma nièce.

HONORIA.—Non, vraiment, ce serait vous laisser le champ trop libre pour dire du mal de moi. Venez, ou je reste.

MIRANDA, *à Ringsbie.*—Pour la même raison, je m'empare de vous.

RINGSBIE.—Je me résigne.

TIBERIO, *à Fortunia.*—Je reviens bientôt.

SCÈNE V.

FORTUNIA, HERMOSILHA. Puis KARL.

HERMOSILHA.—Senhora, faut-il servir le souper? maître est rentré.

FORTUNIA.—Ton maître?

HERMOSILHA.—Oui, marraine; il vient.

FORTUNIA.—Retire-toi, et attends mes ordres.

HERMOSILHA.—A la bonne heure, vous me tutoyez maintenant; j'aime mieux cela. (*Elle sort.*)

KARL, *entrant.* — Bonsoir, ma Fortunia. (*Il l'embrasse.*) Qu'est-ce donc?

FORTUNIA.—Comment?

KARL.—Tu as frissonné comme quand on reçoit un choc de la machine électrique.

FORTUNIA.—J'ai un peu de fièvre. Tu ne me demandes pas de nouvelles des enfants.

KARL.—Je les ai vus. Soupons, il faut que je sorte.

FORTUNIA.—Déjà?

KARL, *il sonne.* — Allons, ma chérie, je suis pressé: des comptes, des lettres restées sans réponses. (*A Hermosilha.*) Faites servir. (*A Fortunia.*) Viens-tu?

FORTUNIA.—Non, je n'ai pas d'appétit.

KARL.—Si tu es malade, il faut faire venir ton oncle.

FORTUNIA.—C'est bien, je te remercie.

KARL.—Une bonne nuit te remettra. Couche-toi de bonne heure, ne m'attends pas.

HERMOSILHA, *rentrant.*—Le souper est servi.

KARL.—Allez dire à Pedro de tenir mon tilbury prêt. (*En tirant son mouchoir, il laisse tomber un médaillon sans s'en apercevoir.*

SCÈNE VI.

FORTUNIA, *seule, ramassant le médaillon.*—C'est elle. Karl ne m'aime plus. Me trahir pour une actrice, pour cette femme. Moi qui le croyais si fier de moi. Quel épais bandeau couvrait donc mes yeux? Une foule de choses me reviennent maintenant. Karle perdait le goût des beaux-arts et des bonnes lectures; il commençait à tourner en ridicule mes efforts pour agrandir mon esprit. Il s'intéressait moins à l'avenir de nos enfants. Tout est fini maintenant. Et c'est cette créature qui brise mon existence. Elle est belle, on ne peut le nier. Mais quelle expression! Ce regard est sec et cupide, cette bouche trahit des appétits grossiers. Que t'ai-je donc fait, misérable femme, pour porter ainsi la ruine et le désespoir dans mon âme? Ah! maudite soit la femme qui t'a donné le jour. J'ai tort; ces sentiments sont indignes de moi. Cette femme n'est pas venue d'elle-même porter le trouble dans mon intérieur; on est allé au-devant d'elle, on l'a fascinée par de brillantes promesses. C'est moi qui n'ai pas su conserver la tendresse de mon mari. Honoria aurait-elle raison? Serait-il possible que Karl n'eût jamais aimé en moi que ma jeunesse, et ce que l'on appelait ma beauté?

SCÈNE VII.

FORTUNIA, KARL.

FORTUNIA.—Que cherches-tu, mon ami?

KARL.—J'ai égaré mon portefeuille.

FORTUNIA.—Tu trembles, tes traits sont bouleversés; je n'ai jamais vu une perte d'argent produire autant d'effet sur toi.

KARL.—Il renfermait aussi des écrits de la plus haute importance.

FORTUNIA.—Karl, suspends un instant tes recherches, et

écoute-moi. Je croyais bien malheureuse la femme confiante et dévouée, qui se voit délaisser par son mari. Mais je trouve encore plus digne de pitié l'homme réduit à cacher, par des mensonges, la honteuse inquiétude qui le dévore. Je souffre tellement pour toi de la position dans laquelle je te vois, que je n'ai pas le courage de la prolonger.

KARL.—Que signifie ce langage ?

FORTUNIA.—Tu le sais trop bien. Si ton affection pour moi n'a pu empêcher cette intrigue, comment le souvenir de tes enfants ne t'a-t-il pas retenu ?

KARL.—Je ne sais où tu veux en venir.

FORTUNIA.—Tu veux donc m'humilier tout à fait, me forcer à dire où tu as passé la nuit, à qui tu as fait présent d'un équipage, à qui tu as ouvert un crédit chez ton banquier ?

KARL.—Eh bien ! soit ; mais tu sais que je n'aime pas les scènes. Il y a d'ailleurs des circonstances qui plaident en ma faveur. Je t'ai épousée sans que tu eusses la moindre dot ; je t'ai fait une position brillante dans le monde ; j'ai rendu des services à divers membres de ta famille ; j'ai assuré l'existence de ta mère.

FORTUNIA.—Et tu as pensé que ces motifs te donnaient le droit d'attirer le scandale sur ta maison, et de me vouer au mépris ! Rassure-toi, mon ami, je ne te ferai pas de scène. Karl, il me restait une dernière illusion ; les paroles qui viennent de t'échapper, me montrent un côté de ton caractère que je ne connaissais pas. Va, mon ami, je ne te retiens pas ; laisse-moi seule avec mon malheur.

KARL. — Ma Fortunia, tu prends les choses trop à cœur. Considère parmi tes amies comme il en est beaucoup qui se résignent de bonne grâce. Je ne t'en aime pas moins ; demande-moi tout ce que tu désires, tu l'auras immédiatement.

FORTUNIA.—Crois-moi, mon ami, éloigne-toi ; chacune de tes paroles, sans que tu t'en aperçoives, est pour moi un coup de poignard.

KARL.—Puisque tu me renvoies, je me retire.

SCÈNE VIII.

FORTUNIA.—Moi qui croyais qu'à la vue de ma douleur, il serait saisi de pitié et de repentir ! Allons, tout m'échappe, tout s'écroule autour de moi. Ma résolution est prise ; (*montrant la petite pharmacie*) le remède est là. Pardonne-moi, mon Dieu, l'acte que je vais accomplir. L'homme que tu m'avais donné pour compagnon, m'abandonne ! il a détruit en un jour toutes mes espérances, tous mes souvenirs, toutes mes croyances. Je ne me reconnais plus ; ce qui se passe en moi, me fait horreur. Je n'ai même pas le désir d'embrasser mes fils, avant de les quitter pour toujours. Mais je veux voir ma fille. Un jour hélas ! elle sera femme, et sa destinée dépendra de l'homme à qui elle se sera unie. (*A Hermosilha qui entre.*) Ma fille est-elle endormie ?

HERMOSILHA.—Oui, marraine.

FORTUNIA.—Apporte-la sans la réveiller. (*Hermosilha sort.*) Il y en a pourtant qui déplorent la nécessité de mourir. Les insensés ! Toutes ces femmes, que ma position rendait si envieuses, se flattent déjà, comme Honoria et Miranda, de m'humilier, et de faire de moi l'objet de leurs railleries ; mais elles n'auront pas cette joie. (*A Hermosilha qui rentre.*) Pose-la sur mon lit ; je lui ai promis de la garder près de moi cette nuit.

HERMOSILHA.—Ma bonne marraine, voulez-vous me permettre d'aller à l'Opéra ? J'aurais tant de plaisir à entendre la nouvelle cantatrice !

FORTUNIA.—Prends dans mon porte-monnaie ce qu'il te faut.... Va, mon enfant, amuse-toi bien.

HERMOSILHA.—Quel bonheur ! merci, marraine.

SCÈNE IX.

FORTUNIA, *prenant un flacon.*—Le voici. (*Regardant sa fille.*) Comme elle dort paisiblement. Mon enfant, je te quitte. Je ne veux pas t'offrir le spectacle d'une existence pleine de discorde et de honte. Je veillerai sur toi, et demanderai à Dieu qu'il t'accorde le bonheur qui m'est refusé.

(*Elle boit le poison.*) Et toi, (*regardant le médaillon*) un jour tu verras s'évanouir ta jeunesse et tous tes triomphes. La solitude et le silence se feront autour de toi, et alors tu entendras la voix du remords.... Quel poids sur mon front! mes genoux ne me soutiennent plus. Où es-tu, ma fille? je ne distingue plus rien. (*Elle s'affaisse sur sa fille qu'elle étouffe.*)

SCÈNE X.

FORTUNIA, KARL, TIBERIO, PEDRO.

KARL.—Ma Fortunia, j'ai réfléchi; je romps à l'instant même une intrigue qui te rend malheureuse... Elle dort... Elle est bien pâle... Que tient-elle dans sa main? le médaillon! Si je pouvais le reprendre. Ses doigts sont crispés avec une force... Fortunia, réveille-toi, je veux te parler. Rien! ce silence, cette immobilité!...j'ai peur. Que vois-je? Sa fille sous elle! Grand Dieu, l'enfant ne donne aucun signe de vie. Hermosilha! Pedro! au secours!

TIBERIO, *accourant.*—Qu'y a-t-il?

KARL.—Tiberio! c'est le ciel qui vous envoie.

TIBERIO, *ramassant le flacon.*—Voilà ce que je craignais.

KARL.—Qu'est-ce que c'est?

TIBERIO.—Karl, votre femme s'est empoisonnée.

KARL.—Empoisonnée!

TIBERIO.—Fortunia respire encore. Quant à votre fille, elle a cessé de vivre.

KARL.—O mon Dieu!

TIBERIO.—Tâchons de sauver la mère. (*Il écrit.*) Pedro, tiens, cours chez le pharmacien.

KARL.—Vous la rendrez à la vie, n'est-ce pas, Tiberio?

TIBERIO.—Je l'espère.

ACTE 4.

SCÈNE I.

Le Salon.

TIBERIO, HERMOSILHA.

TIBERIO.—Quelles nouvelles ?

HERMOSILHA.—Toujours à peu près la même chose ; la raison ne revient pas vite. Comme il faut peu de temps pour tout bouleverser dans une maison ! il y a quelques jours, la senhora était la femme la plus heureuse du monde ; un soir elle prend du poison, le lendemain nous conduisons sa fille au cimetière ; vous sauvez la mère, mais elle reste folle.

TIBERIO.—Dis-moi ce qui s'est passé depuis hier.

HERMOSILHA.—La senhora n'a pas dormi un seul instant. Ce matin elle m'a fait signe de lui apporter le tiroir, où elle a toujours conservé sa toilette de mariage. Après l'avoir longtemps regardée sans proférer une parole, elle m'a fait signe de lui apporter un autre tiroir, dans lequel se trouvaient les habits de deuil qu'elle a portés après la mort de sa sœur. Elle a revêtu ce dernier costume, et elle est venue ici. Toujours sans dire un mot. Elle a pris un livre, ensuite elle s'est mise au piano ; enfin, elle est descendue au jardin avec sa mère.

TIBERIO.—C'est bien. Quel est ce livre dans lequel elle a lu ?

HERMOSILHA.—“Corinne ou l'Italie.”

TIBERIO.—Lis à l'endroit où le livre est ouvert.

HERMOSILHA, *lisant.*—“C'en est fait, la destinée m'a frap-“pée ; je sens en moi sa blessure mortelle : je me débats en-“core ; mais je succomberai. Il faut que....”

TIBERIO.—Cela suffit. Elle est toujours poursuivie de la même idée, cela est clair. Tu dis qu'elle s'est assise à son piano : qu'a-t-elle joué ?

HERMOSILHA.—Une mélodie de Schubert.

TIBERIO.—Laquelle ?

HERMOSILHA.—L' “Adieu.”

Tiberio.—L' "Adieu"! Hermosilha, veille attentivement; ne laisse rien à sa portée dont elle puisse se servir pour attenter à ses jours.

Hermosilha.—Soyez tranquille, on ne la laisse jamais seule. (*Ouvrant la fenêtre*). Tenez, regardez; depuis une heure, elle est là immobile, à côté de sa mère, les yeux fixés sur la statue de Cléopâtre mourante.

SCÈNE II.

Tiberio, Hermosilha, Karl, Ringsbie.

Karl.—Salut, Tiberio. Vous êtes exact au rendez-vous; merci. (*A Hermosilha*). Retirez-vous, et qu'on ne vienne pas me déranger; entendez-vous?

Hermosilha.—Oui, senhor.

Karl.—Messieurs, je vous ai réunis pour vous consulter, vous, Monsieur Ringsbie, comme ami, et vous, Tiberio, à la fois comme ami et comme médecin. Je suis vraiment bien malheureux. J'ai commis une faute, j'en conviens; mais qui pouvait prévoir qu'elle entraînerait d'aussi désastreuses conséquences? Mais enfin, en présence de l'état de Fortunia, il faut prendre un parti. Il s'agit de trouver le meilleur. Quel est-il selon vous, Monsieur Ringsbie?

Ringsbie.—Vous avez cru bon d'isoler la senhora. Excepté sa mère, vous n'admettez personne près d'elle. Il me semble pourtant que la vue des divers membres de sa famille, lui ferait plutôt du bien.

Karl.—Soit; je lève l'interdit pour les personnes de la famille. (*A Tiberio.*) Pensez-vous que Fortunia recouvre jamais sa raison?

Tiberio.—Je l'espère et le crains.

Karl.—Comment vous le craignez?

Tiberio.—Au moins pour le moment; car, n'en doutez pas, le premier usage qu'elle ferait de sa volonté serait d'attenter encore à ses jours.

Karl.—Ainsi, vous croyez qu'elle y pense encore?

Tiberio.—J'en suis sûr.

KARL.—Mais alors que faire?

TIBERIO.—Le même coup a produit chez Fortunia deux blessures, il l'a frappée dans son affection la plus chère et dans son amour-propre. La première blessure, avec le temps et de la persévérance, vous en viendrez à bout. Les femmes pardonnent aisément au repentir. Mais quoique vous fassiez, vous ne pourrez jamais agir sur elle efficacement, tant que vous resterez à Rio Janeiro. En effet, à chaque pas qu'elle fera dans le monde, et même sans sortir de sa maison, elle trouvera mille occasions pour se rappeler son malheur. Je vous engage à la conduire en Europe. Placez sous ses yeux des spectacles nouveaux et saisissants; plongez-vous avec elle dans ces solitudes sublimes, dont l'influence dispose l'âme aux épanchements à la fois les plus nobles et les plus tendres.

KARL.—Il me serait bien difficile d'abandonner mes affaires dans ce moment. Il y a des établissements pour le genre de maladie qui nous occupe; ne pourrait-on pas....?

RINGSBIE.—Quoi! enfermer la senhora dans une maison d'aliénés?

TIBERIO.—Si l'on ne pouvait pas faire autrement, il faudrait bien s'y résoudre. Mais, mon cher Karl, si vous ne pouvez accompagner Fortunia, sa mère vous remplacera.

RINGSBIE.—Ai-je besoin d'ajouter que je suis à votre disposition? Vous ne pouvez douter de l'empressement que je mettrai à servir de guide et de protecteur à ces dames.

KARL.—Donnez-moi un peu de temps pour réfléchir.

TIBERIO.—Permettez, je n'ai pas tout dit. Si vous accompagnez Fortunia, tout est bien; mais si vous restez, il faut que la personne qui cause ses chagrins, quitte immédiatement le Brésil.

KARL.—C'est une chose dont je ne suis pas le maître; elle a contracté un engagement avec le théâtre, le directeur réclamera ses droits.

TIBERIO.—Mettez dix mille piastres à ma disposition, et je me charge de vaincre la difficulté.

RINGSBIE.—Il y a un navire qui part pour Lisbonne dans quelques heures.

TIBERIO.—Profitons-en.

KARL.—Je vous retrouverai bientôt, Messieurs, et vous donnerai ma réponse.

SCÈNE III.

RINGSBIE, TIBERIO.

TIBERIO.—Il consent au départ de Fortunia, c'est beaucoup; il faut procéder immédiatement aux apprêts du voyage. S'il résiste pour le reste, j'irai trouver la Manolina. Cette femme interprète le rôle de "Lucie" avec trop d'intelligence et de sentiment, pour qu'il n'y ait pas dans son âme des cordes prêtes à vibrer à la voix d'un homme de cœur.

RINGSBIE.—Néanmoins, appuyez votre plaidoyer d'une offre d'argent.

TIBERIO.—Bien entendu.

SCÈNE IV.

Les mêmes, FORTUNIA, DONHA ALVES.

FORTUNIA.—Salut, Monsieur Ringsbie; bonjour, mon oncle. Pourquoi me regardez-vous ainsi? Ah! c'est vrai, j'oubliais; j'ai eu un moment de délire. La moindre fièvre produit cet effet sur moi. N'est-ce pas, Tiberio?

TIBERIO.—C'est très-vrai.

FORTUNIA.—Maintenant je suis bien. Je suis comme si je revenais d'un autre monde. Mais ce qui m'étonne, c'est que je ne puis pas me rappeler de quoi ma fille est morte; dis-le moi donc, Tiberio.

TIBERIO.—Oui, tout à l'heure; mais auparavant, écoute. Te souviens-tu, Fortunia, d'un pensionnat de jeunes filles à Paris, non loin de la Bastille? Deux antiques peupliers s'élèvent à la porte cochère. Quand on a franchi le seuil d'une petite porte à droite, on entre dans une cour, au milieu de laquelle on aperçoit une grande corbeille de fleurs qu'arrose un jet d'eau.

FORTUNIA.—Oh! attends, attends... Oui, et, en prenant à gauche, on monte une douzaine de marches....

TIBERIO.—Et...

FORTUNIA.—Et on arrive dans un grand parloir....

TIBERIO.—Où moi, alors étudiant en médecine, j'allais voir, chaque semaine, les deux jeunes brésiliennes, Fortunia et sa sœur.

FORTUNIA.—Ah! c'était le bon temps.

TIBERIO.—Et nos promenades, le dimanche, aux Champs-Elysées, au bois de Boulogne?

FORTUNIA.—Pourquoi réveiller ces charmants souvenirs?

TIBERIO.—N'aimerais-tu pas à parcourir encore ces lieux, où s'écoulèrent pour toi des années si douces et si pures? Tu pleures, Fortunia! dis-nous que tu veux partir; dis-nous que tu aimerais à reprendre le chemin de cette France qui t'a vue grandir, et que tu as toujours considérée comme une seconde patrie.

FORTUNIA.—Disposez de mon sort. Vous voulez que je parte, je partirai. Mais que ce soit sans retard; mon pays, ma maison, les objets auxquels j'étais habituée, tout m'est devenu odieux. Où sont mes fils? ne me les ôtez pas, je veux les emmener.

TIBERIO.—Oui, certes; d'ailleurs il est temps de songer sérieusement à leur éducation; tu leur donneras les meilleurs professeurs, et tu veilleras sur eux.

SCÈNE V.

Les mêmes, KARL.

TIBERIO, (*à Karl.*)—Fortunia consent à partir avec les enfants. Tout dépend de vous maintenant.

KARL.—C'est bien. (*à Fortunia.*) Fortunia, je voudrais partir avec toi et les enfants; mais l'état de mes affaires s'y oppose. Ta mère et notre excellent ami, Monsieur Ringsbie, me remplaceront.—C'est à vous, mon cher Tiberio, que je confie l'exécution de ce projet. Voyez à ce que ces dames partent sur le plus beau navire.—Fortunia, j'ai eu un grand tort envers toi, je veux le réparer; mon cœur n'est entré pour rien dans ce vertige qui m'a frappé comme un coup de foudre. Tu avais raison, l'excès de mon amour-propre m'a porté mal-

heur. Un jour tu me pardonneras, Fortunia, et nous serons heureux encore. (*À Ringsbie.*)—On dit qu'un navire part aujourd'hui pour Lisbonne ?

RINGSBIE.—Oui, le trois-mâts *Camoëns* .

KARL.—Eh bien ! qu'il emporte au-delà des mers la personne que vous savez. Qu'elle disparaisse à tout jamais, et que je n'en entende plus parler. (*Il sort*).

———

SCÈNE VI.

TIBERIO, RINGSBIE, DONHA ALVEZ, HONORIA, MIRANDA, FORTUNIA, HERMOSILHA, puis KARL.

TIBERIO.—Tu le vois, Fortunia, il n'a jamais cessé de t'aimer ; il répare noblement sa faute ; il faut lui pardonner.

HERMOSILHA, (*dehors*).—Non, senhoras, vous ne pouvez pas entrer ; c'est l'ordre de mon maître.

HONORIA, (*à la porte d'entrée*).—Veux-tu bien nous laisser passer !

HERMOSILHA, (*sur le seuil.*)—Non, senhora, mon maître le défend.

MIRANDA.—Un mari n'a pas le droit d'emprisonner sa femme.

HONORIA, (*entrant.*)—Arrière, impertinente ! sinon je te soufflette.

TIBERIO.—Senhoras, je vous en supplie ...

MIRANDA.—Pourquoi nous refuser de voir notre amie, et de partager ses chagrins ? c'est une indignité.

FORTUNIA.—En effet, pourquoi refuser la porte à ces dames ?

HONORIA.—De quel droit ? Monsieur Ringsbie est bien ici.

DONHA ALVES.—Sa présence n'en justifie pas d'autres.

HONORIA.—Vous aussi, Donha Alves, vous prenez le parti de votre gendre ! (*A Fortunia*) Ma bonne Fortunia, comment vous portez-vous ? tout vous persécute.

FORTUNIA.—Je me porte bien, personne ne me persécute.

HONORIA.—Comme elle répond bien !

MIRANDA.—Comme une personne qui possède toute sa raison.

FORTUNIA.—Qui donc vous a dit que je ne possédais pas la mienne ?

HONORIA.—Le bruit court en ville......mais je vois que c'est une calomnie.

TIBERIO, (*à Honoria.*)—De grâce, senhora, laissez-nous et emportez avec vous tous les commérages de la ville.

FORTUNIA, (*s'exaltant.*)—Non, je suis chez moi, qu'on la laisse parler, je veux qu'elle parle, je veux savoir ce qui se dit de moi.

DONHA ALVES.—Calme-toi, ma fille. (*À Honoria et Miranda*) Retirez-vous.

FORTUNIA.—Restez. Eh bien ! que dit-on de moi ?

HONORIA.—On dit....Quant à moi, je n'y ai pas cru.

MIRANDA.—Ni moi, assurément, quoique Magalhaens y fasse allusion dans son dernier feuilleton sur la cantatrice.

FORTUNIA.—Vous m'impatientez ; arrivez donc au fait.

HONORIA.—Puisque vous m'y forcez, le bruit court que vous êtes folle.

FORTUNIA.—Folle !....et vous venez voir, n'est-ce pas, si c'est vrai.

TIBERIO.—Donha Honoria, comme médecin je vous somme de sortir.

RINGSBIE.—Votre conduite, senhora, est odieuse.

DONHA ALVES.—Infâme, quand on pense que nous venons de perdre un enfant. Sortez l'une et l'autre, et ne remettez jamais les pieds ici.

HONORIA.—Mon Dieu, senhora, pourquoi vous emporter ? il y a certaines plaies, je le sais bien, qu'on n'aime pas à étaler en public. Nous sommes les amies de votre fille ; ne vaut-il pas mieux nous faire la confidence de vos peines ? Ce n'est pas nous qui irons les publier.

FORTUNIA, (*à Honoria et Miranda.*)—Ah ! je suis folle. Eh bien ! je vais vous prouver que je ne le suis pas. Que voulez-vous que je récite sans une seule faute ? le "Songe d'Athalie."

Je vous défie d'en faire autant. Vous aimez mieux peut-être que je vous chante la chanson "d'Ophélie."

TIBERIO, (*à Fortunia.*)—Viens avec moi, sortons d'ici.

FORTUNIA.—Laisse-moi, Hamlet! tu es sans cœur et sans honneur; tu as trahi tes serments, (*montrant Honoria et Miranda*): Quelles sont ces deux furies qui marchent sur mes pas? Ah! je les reconnais; elles sont ici pour que mon destin s'accomplisse.

" Eh bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
" Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?
" Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?"

HONORIA.—Vous ne me reconnaissez donc plus? je suis Honoria, votre amie.

FORTUNIA.—

" Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?
" Monstre qu'a trop longtemps épargné le tonnerre!
" Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre!
" Fuis, dis-je, et sans retour précipitant tes pas,
" De ton horrible aspect purge tous mes états."

DONHA ALVES.—Fortunia, ma fille....

FORTUNIA, (*un doigt sur sa bouche.*)—Chut! chut!....Entendez-vous cette voix qui chante dans la forêt? C'est une jeune indienne qui a perdu son enfant; elle le berce dans son hamac au-dessus des fleurs. Elle croit que la mort est un sommeil. Approchons sans bruit. Ah! voyez: des femmes dont l'âge a blanchi les cheveux, détachent le hamac et le déposent dans une fosse. La jeune mère reste seule; elle arrose de ses larmes la terre amoncelée sur son enfant....Indienne! je viens m'asseoir près de toi (*elle s'assied sur le parquet*); pleurons ensemble, moi aussi j'ai perdu ma fille.

DONHA ALVES.—Lève-toi, Fortunia, viens, c'est ta mère qui te parle.

RINGSBIE.—Senhora....

TIBERIO. — Laissez-la tranquille, allez; la voilà replongée dans sa mélancolie, rien de ce que vous ferez ne pourra l'en tirer. (*A Honoria*). Vous voyez votre ouvrage: êtes-vous satisfaite?

HONORIA. — C'est un peu fort! votre nièce est folle, et j'en suis la cause ?

TIBERIO.—N'est-ce pas vous, vous et votre digne amie, qui avez jeté le trouble et le désespoir dans son âme.

HONORIA.—Tôt ou tard elle aurait appris la chose.

TIBERIO. — Qu'en savez-vous ? Nous aurions gagné du temps. Mais les caractères comme le vôtre sont toujours pressés de faire de la peine. Les plus coupables ne sont pas toujours ceux qui sont en prison, et j'ai vu la loi frapper des criminels qui avaient fait moins de mal que vous.

HONORIA. — Vous oubliez, Senhor, que vous parlez à une femme.

TIBERIO. —Plût au ciel que vous fussiez un homme! je vous jetterais au visage tout ce que je pense.

HONORIA. — Vous êtes d'une grossièreté....

TIBERIO.— Sortez, sinon....

MIRANDA.—Malheur à vous, Senhor, si vous portez la main sur nous!

TIBERIO.—Sortez, vous dis-je!

HONORIA.—Il est armé.

MIRANDA.—Il veut nous assassiner.

TIBERIO.—Misérables!

RINGSBIE, (*se jetant au-devant de Tiberio.*)—Docteur, docteur!

TIBERIO.—Non, laissez-moi les chasser. (*Fortunia, au milieu du trouble général, s'esquive.*)

KARL, *entrant.*—Qu'est-ce que tout ce bruit ? ma maison est donc une place publique ?

HONORIA, (*montrant Tiberio.*) — Ne voyez-vous pas que Monsieur est fou.

MIRANDA.—Cela tient de famille.

KARL.—Senhoras, mesurez un peu mieux vos paroles, je vous prie.

TIBERIO.—Non, Karl, elles ont raison, la colère est une vraie folie. Je suis calme maintenant, elles peuvent dire tout ce qu'elles voudront; je n'aurai plus que du mépris pour leur répondre....Mais où donc est Fortunia ?

HERMOSILHA, (*entrant.*)—Au secours! au secours!

KARL.—Qu'y a-t-il?

HERMOSILHA.—Ma maîtresse.... j'étouffe.

KARL.—Ta maîtresse.

HERMOSILHA.—Ah! j'étouffe.

TIBERIO. — Tâche de parler; voyons, un peu de sang-froid.

HERMOSILHA.—La petite porte du jardin....

KARL.—Parlez donc.

HERMOSILHA.—La petite porte.....

HERMOSILHA. — Ces dames (*montrant Honoria et Miranda*) l'avaient laissée ouverte, ma maîtresse s'est échappée.

RINGSBIE.—Echappée!

TIBERIO.—De quel côté?

HERMOSILHO,—Je ne sais pas. Voilà son mouchoir, je l'ai trouvé sur le trottoir.

MIRANDA, (*à Honoria*)— Il est temps de nous retirer.

DONHA ALVES.—Oui, retirez-vous, et que Dieu m'entende: puisse-t-il vous châtier comme vous le méritez!

TIBERIO. — Mettons-nous tout de suite à la recherche de Fortunia. Karl, dirigez-vous vers le port. (*A Ringsbie*). Vous et moi nous chercherons dans la ville. Tous les domestiques se répandront dans les faubourgs. (*A donha Alves*). Du courage! nous la retrouverons.

DONHA ALVES.—Puisse-tu dire vrai, mon frère!

ACTE 5.

SCÈNE I.

Le salon.

DONHA ALVES, HERMOSILHA, puis PEDRO.

DONHA ALVES.—Y a-t-il quelque chose?

HERMOSILHA, (*parcourant un journal*). Je ne vois rien, Senhora, excepté l'avis par lequel maître annonce qu'il donnera mille piastres à la personne qui aura retrouvé marraine vivante ou morte.

Donha Alves. — N'est-ce pas une chose extraordinaire qu'elle échappe ainsi à toutes les recherches. Il me semble pourtant que son air égaré et le désordre de sa toilette, ont dû attirer l'attention des personnes qu'elle rencontrait.

Hermosilha.—N'oubliez pas, Senhora, qu'elle a eu la présence d'esprit d'emporter son chapeau. Elle a sans doute baissé son voile.

Donha Alves.—Quelle humiliation pour nous, d'afficher ainsi nos malheurs dans les papiers publics !

Hermosilha.—C'est bien vrai ; mais, que voulez-vous, Donha Alves ; il ne restait plus que ce moyen de découvrir les traces de marraine.

Pedro, (*entrant*)—Voici le "Bulletin Commercial," Senhora ; il arrive à l'instant.

Donha Alves, (*parcourant le journal.*)—Ce journal paraît à midi, il contient peut-être quelques renseignements......Non, je ne vois rien, c'est désolant.

Hermosilha.—Permettez, Donha Alves ; c'est une gazette d'affaires ; il faut une certaine habitude pour découvrir une nouvelle au milieu de toutes ces annonces. Ils sont capables, voyez-vous, les sans-cœur, de parler de ma maîtresse entre deux articles de commerce......Tenez, tout justement voici son nom.

Donha Alves.—Est-elle retrouvée ? lis vite.

Hermosilha, *lisant.*—" Nous apprenons de personnes dignes de foi qu'hier, un peu avant le coucher du soleil, on a vu une dame vêtue de noir rôder aux environs du nouveau cimetière. D'autre part un voyageur qui connaissait Donha Fortunia de vue, pense que c'est elle qu'il a rencontrée à bord du bateau à vapeur qui fait le service de la côte : d'après son dire la senhora est descendue à la première station près de la manufacture de tabac de l'Espagnol Gil Perez. Malgré le peu de précision de ces renseignements, quantité d'explorateurs se sont rendus au cimetière neuf et à l'hacienda de Gil Perez. On attend avec anxiété le résultat de ces nouvelles recherches."

Donha Alves.—Il y a du vrai dans ce rapport. Un mou-

vement instinctif a conduit ma fille à l'endroit où son enfant repose. Mais je ne sais pas le motif qui a pu lui faire prendre le chemin de l'hacienda de Gil Perez ; ce second renseignene me paraît pas exact.

HERMOSILHA.—Pardonnez moi, Senhora, il ne manque pas de vraisemblance. Avant le départ de la femme de Senhor Gil Perez pour Cadix, ma maîtresse fréquentait cette maison. Elle y a passé des journées heureuses; nous allions faire des parties dans la forêt qui borde les champs de tabac. Ma marraine a suivi sans doute les souvenirs qui l'appelaient dans ce lieu solitaire.

DONHA ALVES.—Tu as raison ; il faut que mon gendre ait connaissance de la nouvelle le plus tôt possible. Pedro, portez immédiatement ce journal à votre maître.

HERMOSILHA.— C'est inutile, maître le reçoit aussi à son bureau.

DONHA ALVES.—N'importe; allez, Pedro; il vaut mieux pécher par excès de précaution. (*A Hermosilha*). Dieu sait comment elle a passé la nuit dans cette forêt ! Sais-tu bien, Hermosilha, que je frémis quand je pense que ce bois est plein de serpents, et qu'on y a vu quelquefois des jaguars.

HERMOSILHA.— J'y pensais aussi; mais je n'osais vous en parler.

DONHA ALVES.—Les nègres marrons ne manquent pas non plus dans cette forêt.

HERMOSILHA. — Oh ! je suis sûre qu'ils ne feraient aucun mal à ma maîtresse. Sa réputation de bonté la protégerait.

DONHA ALVES.—Je voudrais partager ta confiance.

PEDRO, (*rentrant*). Senhora, j'ai rencontré un étranger à quelques pas de la maison ; il m'a remis cette lettre, en disant : " C'est pressé. " Mais il a perdu du temps, car il s'est enivré en route.

HERMOSILHA, *prenant la lettre.* C'est de Senhor Tiberio.

DONHA ALVES.—Lis.

HERMOSILHA, *lisant.* — " Ma sœur, — Nous trouverons bientôt les véritables traces. Le bruit court qu'un jeune garçon a reconnu Fortunia, la nuit dernière, dans le bois de Gil

Perez. Mais elle se prit à fuir avec une rapidité extraordinaire, et disparut parmi les arbres. Le jeune homme est alors revenu prendre un de ses camarades pour l'aider, et ils sont dans la forêt depuis deux heures du matin.

" Je ne dois pas te dissimuler que j'ai acquis un renseignement bien inquiétant. Hier, Fortunia s'est présentée chez son pharmacien. Elle paraissait parfaitement calme ; le pharmacien m'a avoué qu'il n'avait pas hésité à lui livrer un flacon de laudanum. Cependant ne te décourage pas ; il n'est pas sûr qu'elle ait pris le poison ; elle peut l'avoir perdu, cela est même probable, car il était plus de minuit quand le jeune garçon l'a rencontrée."

HERMOSILHA, *tournant la page* — Ah ! voici un post-scriptum. (*Lisant.*)

" Avant de fermer ma lettre, je suis passé au bureau de Karl. J'apprends qu'un nommé Adolfo Castanhedo, garçon d'une quinzaine d'années, s'y est présenté disant qu'il avait trouvé Fortunia, et que son camarade était resté auprès d'elle pour la garder. Il cherche Karl partout.

" Au moment où je trace ces lignes, on m'apprend que Monsieur Ringsbie, informé indirectement du rapport d'Adolfo Castanhedo, l'a communiqué à ton gendre, et qu'ils sont partis immédiatement pour l'hacienda de Gil Perez. Quant au jeune Castanhedo, on dit qu'il est dans votre quartier, et qu'il cherche la maison de Karl. Ton frère dévoué, Tiberio."

DONHA ALVES.—Il ne dit pas si ma fille vit encore.

HERMOSILHA.—S'il était arrivé un malheur, votre frère serait venu vous consoler.

DONHA ALVES.—Mon enfant, tu es à un âge où la confiance et l'espérance sont faciles. Je crains bien que cette lettre n'ait pour but de me préparer à un affreux malheur.

SCÈNE II.

DONHA ALVES, HERMOSILHA, ADOLFO CASTANHEDO.

CASTANHEDO *tenant quelque chose enveloppé dans un journal.* —Est-ce ici le Senhor Karl ?

Donha Alves.—Oui, c'est ici.

Castanhedo.—Je voudrais lui parler.

Donha Alves—Il est sorti, mais tu peux t'adresser à moi.

Castanhedo.—Non, c'est à lui-même que je voudrais parler.

Donha Alves.—Ton nom.

Castanhedo.—Adolfo Castanhedo.

Donha Alves.—Adolfo Castanhedo! c'est de lui que Tiberio parle dans sa lettre......c'est toi qui as trouvé ma fille.

Castanhedo.—C'est votre fille ?

Donha Alves.—Oui, Fortunia, la femme de Senhor Karl, ma fille.

Castanhedo.—C'est moi qui ai gagné la récompense.

Donha Alves.—Où est ma fille ?

Castanhedo.—Dans la forêt de Gil Perez, mon camarade est resté auprès d'elle, pour qu'un autre ne me vole pas ma récompense. C'est mille piastres, vous savez.

Donha Alves.—Pourquoi n'as tu pas ramené ma fille ?

Castanhedo.—Je n'aurais jamais osé y toucher, avant que les hommes de la justice soient allés la reconnaître. Vous savez bien, Senhora, que quand une mort a lieu sur la voie publique......

Donha Alves.—Morte! c'est impossible.

Castanhedo.—Quant à cela, j'en suis sûr. J'aurai tout de même la récompense ; le journal a dit: " Mille piastres à qui ramènera la Senhora Fortunia, ou dira l'endroit où se trouve son corps."

Donha Alves.—Qui t'a dit que c'est le corps de ma fille ? la connaissais-tu ?

Castanhedo.—Non.

Donha Alves.—Tu peux avoir trouvé le corps d'une femme, sans que ce soit ma fille, n'est-ce pas ?

Castanhedo.—Ah ! je n'y avais pas songé. C'est pourtant une belle dame, tout habillée de noir, avec des cheveux châtains et des yeux d'un brun clair. Avant d'arriver à elle, j'ai trouvé son chapeau accroché aux buissons ; le voilà : tenez, Senhora, regardez. (*Il déplie le journal.*)

DONHA ALVES.—Oui, c'est le chapeau de ma fille.

HERMOSILHA. — Pauvre chère marraine ! mourir si jeune, loin de nous, dans un bois, comme une abandonnée, une mendiante. Ah ! le bon Dieu n'est pas toujours juste !

DONHA ALVES.—Hermosilha, mon enfant, contiens ton chagrin. C'est une chose affreuse, il est vrai, que cette mort solitaire, sans consolations. La Providence réserve parfois aux mères des coups bien terribles. Je dois pourtant la remercier de m'avoir fait retrouver le corps de ma fille ; il ne sera pas dévoré par les bêtes féroces, et nous pourrons le mettre dans le caveau de la famille. (*A Castanhedo*). Approche ; la récompense qui t'est due, sois tranquille, mon fils, tu l'auras. Parle-moi de ma fille.

CASTANHEDO.—Oui, Senhora. Eh bien ! je vous dirai donc..

DONHA ALVES.—Je sais que tu l'avais aperçue une première fois ; mais elle disparut parmi les arbres, et tu revins chercher quelqu'un pour t'aider.

CASTANHEDO.—Senhora, c'est la vérité; je suis revenu avec mon camarade Raffaëlo Mata. Il faisait clair de lune, et nous avons marché toute la nuit sans rien rencontrer. Quand le jour est venu, nous avons trouvé un lambeau de ce voile accroché à des ronces, et quelques gouttes de sang sur des feuilles. Un peu plus loin, nous avons aperçu ce chapeau. Alors, nous nous mettons à courir ; nous arrivons sur le bord d'une clairière. Là, à une vingtaine de pas, tout auprès d'un arbre renversé, nous voyons une jeune dame agenouillée, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, tenez, comme ça. (*Il s'agenouille.*) Nous pensons d'abord qu'elle fait une prière; nous nous arrêtons. (*Se relevant*). Au bout d'un bon moment, Raffaëlo Mata qui avait déjà vu plusieurs fois des morts, me dit : " Je parie qu'elle est morte ; avançons." Nous avançons. Senhora, je ne puis pas vous dire l'effet produit sur moi par cette figure si pâle et si triste ; quoique la vie n'y fût plus, on y voyait encore l'expression d'un chagrin si grand, que je me mis à pleurer comme un enfant.

CASTANHEDO.—Donne-moi ta main, Castanhedo ; je vois que tu as du cœur. Continue.

CASTANHEDO.—J'ai trouvé ce flacon près d'elle. Raffaëlo Mata dit que c'est du poison. Bref, il me dit: "Va avertir la famille, je reste pour garder le corps." J'ai donc laissé mon camarade dans le bois, et je suis venu ici. Voilà, Senhora.

DONHA ALVES.—Tu vas attendre le maître de la maison. (*À Hermosilha.*) Emmène ce jeune homme, et fais lui prendre quelque chose.

CASTANHEDO.—Ce n'est pas de refus; je n'ai pas mangé depuis hier. (*Il sort avec Hermosilha.*)

SCÈNE III.

DONHA ALVES, TIBERIO puis KARL et RINGSBIE.

DONHA ALVES, (*à Tiberio.*)—Te voilà, mon frère! Tu m'apportes une triste nouvelle, ma Fortunia n'est plus. Suis-je donc destinée à voir disparaître ceux qui me sont le plus chers. La mort me laisse vieillir, et elle prend mes filles à la fleur de l'âge. Tiberio, qu'avez-vous fait de cette malheureuse enfant. Rendez-la moi, que je la voie encore une fois.

TIBERIO.—Karl et Monsieur Ringsbie l'accompagnent; je les ai précédés pour t'exhorter à prendre courage.

DONHA ALVES.—Oui, il m'en faut beaucoup. Quel affreux malheur, mon ami. J'avais bien raison de m'opposer à ce mariage; c'était la voix du pressentiment qui m'avertissait. Je n'aurais jamais dû donner mon consentement.

TIBERIO.—Tu n'as rien à te reprocher. Ta fille a poursuivi, avec la confiance de la jeunesse, ce qu'elle croyait être son bonheur, et, comme cela arrive quelquefois, elle a couru au-devant de son malheur. Elle s'est trompée; nous n'avons qu'à gémir sur son sort.

DONHA ALVES.—Oui, pleurons sur elle. Mais la cause de ce désastre, c'est Karl, c'est lui qui a tué ma fille. (*On entend le roulement d'une voiture.*)

TIBERIO.—Fais un effort sur toi-même, n'accable pas Karl.

DONHA ALVES.—Quoi! je verrais de sang-froid le meurtrier de ma fille! Je lui laisserais croire qu'il a des droits à

mon silence! Non, j'aimerais mieux mendier mon pain dans les rues.

TIBERIO.— Au nom du ciel, ne te laisse pas emporter par la violence de ton chagrin.

DONHA ALVES.—Rassure-toi, je parlerai avec calme.

(*Ringsbie et Karl entrent, portant le corps de Fortunia.*)

TIBERIO, *les aidant.*—Posons-la sur ce canapé.

DONHA ALVES.— C'en est donc fait! la vie s'est retirée de toi, mon enfant. Voilà la récompense de toutes les peines et de tous les sacrifices que tu m'as coûtés. Je te pardonne, et Dieu sans doute te pardonne aussi; ta raison a succombé au désespoir. (*A Karl.*) Est-ce ainsi que je vous l'ai donnée, Monsieur? elle était heureuse dans sa pauvreté, aimée et admirée de tous ceux qui l'approchaient. Si elle m'avait écoutée, un avenir heureux s'ouvrait devant elle. Un de nos jeunes Brésiliens l'aimait; il n'était pas riche, mais il avait une âme droite et l'amour du travail; aujourd'hui c'est un des hommes qui font l'honneur de notre pays, et il n'a rien à envier à qui que ce soit. Mais vous, Monsieur, demain, quand la pierre du tombeau se sera fermée sur cette victime, que direz-vous à vos fils, s'ils vous demandent où est leur mère? Ils grandiront; un jour ils vous diront: "De quoi notre mère est-elle morte?" Et vous serez obligé de mentir, de mentir à vos propres enfants. Allez, Monsieur; vous avez beau dire et beau faire, c'est toujours une triste chose pour un homme d'avoir causé la mort d'une femme, d'une mère. Je suis bien malheureuse, Dieu le sait; et pourtant, je le jure sur la tête de cette infortunée, je préfère mon sort au vôtre.

KARL.—Madame, permettez-moi de ne pas vous répondre; je n'ai pas le moindre désir d'engager une querelle: laissez-moi accomplir en paix mes derniers devoirs envers votre fille. Quant à mes enfants, je saurai comment leur répondre demain et plus tard. (*À Ringsbie.*) Vous pleurez, Monsieur! il me semble cependant que dans cette triste circonstance, le devoir de mes amis est de me consoler.

RINGSBIE.—Ah! Monsieur, ne me demandez pas de consolations, quand je n'en trouve pas pour moi-même.

KARL.—Et vous, Tiberio, n'aurez-vous pas un mot affectueux pour moi ?

TIBERIO.—Je vais en quelques paroles, si vous le permettez, vous donner un conseil d'ami.

KARL.—Un conseil ?.........Allons, soit.

TIBERIO.—Ne vous y trompez pas, Karl, vous entrez dans la phase la plus difficile de votre existence ; vous avez contre vous l'opinion publique et votre propre conscience. Ne soyez sourd ni à l'une ni à l'autre, sans pourtant vous laisser aller au découragement. Gardez-vous surtout de vous retrancher dans le scepticisme ; c'est là le danger le plus redoutable qui vous menace. Vous avez un moyen naturel et sûr de rédemption, c'est de vous consacrer tout entier à vos enfants. En réparant noblement une faute, un homme fait voir qu'il possède une âme vraiment grande et forte.

KARL.—Merci de votre conseil ; mais je pense que le peu d'esprit que je possède, me suffira pour discerner moi-même le chemin qu'il me convient de prendre.

TIBERIO.—Je le souhaite de tout mon cœur.

KARL.—Je sors pour m'occuper de mes derniers devoirs envers votre nièce.

TIBERIO. (*le suivant des yeux*)—Va, ta bonne étoile s'est éteinte avec Fortunia ; tu finiras misérablement.

FIN.